Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 57 (2009)

Artikel: Les égyptologues Édouard et Marguerite Naville et le Musée d'art et d'histoire
Autor: Chappaz, Jean-Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728064

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean-Luc Chappaz

LES ÉGYPTOLOGUES ÉDOUARD ET MARGUERITE NAVILLE ET LE MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE

L'exceptionnelle personnalité d'Édouard Naville (1844-1926)[1] est encore aujourd'hui omniprésente au sein des collections pharaoniques du Musée d'art et d'histoire. Par ses études, par ses dons, par son entremise, et grâce à la libéralité de ses enfants, ce sont plus de deux cents objets qui sont venus enrichir les fonds de l'institution[2], de l'humble document scientifique aux bas-reliefs et aux statues, œuvres significatives qui contribuent à définir l'identité profonde de la collection, initiée au reste par son arrière-grand-père, Henri Boissier (1762-1845). Ce savant, professeur de chimie appliquée et recteur de l'Académie, passionné d'archéologie, est en effet l'un des promoteurs du Musée académique (en 1818/1820) : il établit des liens avec Pierre-Jean Fleuret (1771-1832), négociant genevois et grand voyageur, qui offrit le cercueil et la momie de la Dame Tjesmoutpert à sa ville natale[3] ; il est à l'origine de la donation de Bernardino Drovetti (1776-1852), consul de France à Alexandrie[4], et reçut Jean-François Champollion (1790-1832) en octobre 1826. En remettant les archives de son bisaïeul à la Bibliothèque, Édouard Naville eut ainsi le plaisir – et sans aucun doute l'émotion – de redécouvrir le premier catalogue des collections égyptiennes genevoises, alors inédit, établi de la main même du déchiffreur des hiéroglyphes[5].

Les « jeunes » années et le premier voyage en Égypte

Les années d'études et les deux premiers voyages en Égypte d'Édouard Naville, né à Genève le 14 juin 1844, fils d'Adrien Naville et de Sophie Rigaud, ont été l'objet d'un ouvrage très documenté de Denis van Berchem[6]. Étayant son propos sur de nombreux documents épistolaires, l'auteur y dépeint un jeune homme cultivé, épris de musique classique et pianiste à ses heures, amateur d'équitation, qui, de Genève à Paris, en passant par Londres, Rome et Bonn, affermit peu à peu son goût pour l'histoire ancienne et y affine par la pratique assidue des textes classiques ses connaissances de l'Antiquité. L'Égypte n'apparaît alors qu'en filigrane dans ses lettres[7] – sans nul doute était-elle davantage présente lors de discussions familiales qui n'ont guère pu laisser de témoignages. Toujours est-il que le Rubicon est franchi lors de l'année académique 1867-1868, où le jeune licencié de l'Université de Paris s'installe à Berlin pour y suivre l'enseignement de Richard Lepsius (1810-1884)[8], père fondateur de l'égyptologie allemande et seul véritable successeur de Champollion et Rosellini (1800-1843).

À ce qu'on dit alors, « Lepsius n'aime pas professer[9] », du moins son cours progresse-t-il trop lentement aux yeux de Naville, qui avait déjà eu l'occasion de s'initier aux hiéroglyphes auprès d'Emmanuel de Rougé (1811-1872) lors de son récent séjour parisien. Après quelques semaines, il a l'occasion de s'en ouvrir au maître, qu'on imagine sans peine heureux de découvrir la soif de savoir de son disciple et qui bientôt paraît ne s'adresser qu'au seul Naville. Le professeur encourage son étudiant à entreprendre dès que possible un séjour en Égypte et, l'année suivante, le Genevois s'embarque pour un premier et long périple sur les bords du Nil, accompagné du peintre Edmond-Georges Reuter (1845-1917)[10] qui lui servira de « documentaliste » pour l'aider à réaliser estampages et dessins.

1. *Inter alia* : Hall 1927 ; Dawson/Uphill/Bierbrier 1995, pp. 307-308 (avec bibliographie antérieure) ; Chappaz 2000 ; Valloggia 2003, pp. 222-224 ; Senarclens 2006, pp. 220-227

2. C'est-à-dire près de 5 % des collections, encore que ce type de statistiques soit toujours délicat à bien utiliser, puisque le fonds comprend également des œuvres coptes ou hellénistiques, dont le Musée est redevable à la générosité d'Édouard Naville, dans une moindre part cependant que pour les objets pharaoniques *stricto sensu*.

3. Inv. D 60 et D 242, publiés par Édouard Naville (Naville 1886.2)

4. La stèle d'Améni (inv. D 50), qui fait partie de ce lot, sera étudiée par Naville (Naville 1922).

5. BGE, Département des manuscrits, Ms Suppl. 1780 ; Wild 1972, pp. 3 et 10 (note 2)

6. Van Berchem 1989

7. Mais se préparer à des études comme celles de « l'histoire de l'Égypte ou de l'Assyrie » est ce qui motive le choix de King's College (lettre du 20 septembre 1862, citée par Van Berchem 1989, p. 6).

8. Sur l'importance des relations que les deux savants entretinrent, voir Staehelin 1988.

9. Lettre d'Emmanuel de Rougé du 5 novembre 1867, citée par Van Berchem 1989, p. 36

10. Patané 1993, p. 107

À la narration des péripéties de ce premier voyage, reconstituée par Denis van Berchem, on peut aujourd'hui ajouter trois documents nouvellement révélés. L'un est la relation, sous forme de lettres, du peintre genevois Étienne Duval (1824-1914), qui accompagna le long du Nil son épouse et ses beaux-parents, les Marcet-Beaumont, voisins de la famille Naville à Malagny (commune de Genthod). Leurs chemins se croisent près d'Assouan, sur la route du retour, en janvier 1869 : « la société du jeune Naville avec qui nous avons voyagé de conserve, pendant plusieurs jours, nous a été fort agréable. C'est un charmant jeune homme de très bon commerce et fort instruit. À 24 ans il voyage en Dahabieh avec son dessinateur, c'est ce qui s'appelle achever ses études en grand Seigneur et je sais de nos jeunes savants qui s'accommoderaient fort de ce mode de s'instruire dont il est du reste apte à tirer un excellent parti, durant les cinq mois qu'il doit consacrer à ses explorations archéologiques[11]. » Plus que le ton ironique, coutumier dans l'ensemble du « journal » de Duval, on soulignera la clairvoyance de l'artiste puisque, quelques mois après son retour, Naville publiera son premier ouvrage consacré à un épisode mythologique reproduit sur les parois du temple d'Edfou[12]. Les conditions de production de ce livre ne manquent pas de surprendre l'égyptologue contemporain par son étonnante rapidité[13] et la maîtrise dont témoigne son auteur : une quinzaine de jours de travail sur le terrain, une journée de vérification (donnant lieu à de rares *corrigenda*)[14], pour un texte et des scènes (vingt tableaux) notés en écriture tardive – celle des Ptolémées, réputée « complexe » et « difficile » – sous la plume d'un jeune homme qui avoue implicitement ne pratiquer l'égyptologie que depuis quelques mois[15]… Quant aux amateurs d'émotions fortes, ils apprécieront le parallélisme du franchissement de la première cataracte, lors du trajet de retour. Duval et les Marcet-Beaumont ont choisi de débarquer et de suivre prudemment leur barque du regard, depuis la rive ; Naville, de son côté, se dressa fièrement sur le pont de son embarcation pour apprécier la manœuvre des matelots qui empêchèrent son bâtiment de se fracasser contre les rochers[16] !

Un deuxième document, que Denis van Berchem considérait comme perdu, a heureusement refait surface. Il s'agit de tout ou partie du journal du premier voyage d'Édouard Naville en Égypte (fig. 1), dont l'original est conservé dans la famille qui en a généreusement transmis une copie (ainsi que celle d'autres témoins inédits) au Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire[17]. On en connaissait l'existence car, comme plusieurs de ses contemporains, le voyageur demandait à ses correspondants de conserver ses lettres, qui pourraient venir compléter un journal qu'il disait tenir irrégulièrement[18]. Il s'agit de deux cahiers, de respectivement trente-neuf et quinze pages, qui couvrent la première partie du voyage (de Brindisi à l'embarquement dans le port de Boulaq au Caire), puis – un mois plus tard – le début du séjour en Nubie. L'écriture y est nette, les ratures rares, l'encre de qualité égale ; ici ou là, le copiste a changé de plume, utilisant un bec plus large ou plus fin, sans que ces modifications puissent être mises en relation avec la trame chronologique du récit, ce qui laisse entendre que ces documents sont une mise au net – a posteriori. Toutefois, des ajouts sont manifestes, ce qui prouve l'intérêt que l'auteur portait à cette rédaction. Comparés aux lettres écrites à ses parents, il manque dans ces cahiers d'une part tout ce qui concerne la fin du voyage, à commencer par les recherches à Edfou évoquées précédemment et les travaux à Thèbes, ville que Naville avait élue comme but principal de son séjour. D'autre part, on regrettera aussi l'absence de la relation des événements du mois de décembre 1868. Édouard Naville remonte le Nil, fait halte à Dendera, s'essaie et se heurte, une première fois, aux textes inscrits en écriture tardive. Le propos des lettres adressées à ses parents est alors pessimiste : ce voyage a lieu trop tôt – mécompréhension provisoire des documents qu'il a sous les yeux –, doutes sur sa vocation[19]. Ce n'est qu'arrivé à Louqsor, où il reçoit les courriers lui annonçant

11. Beaumont 2003.1, pp. 161-162

12. Naville 1870

13. Arrivé à Edfou le jeudi 4 février 1869, il en repart le lundi 22 (*Carnet de voyage*, f° 5).

14. Deuxième voyage, en marge des festivités qui marquèrent l'inauguration du canal de Suez.

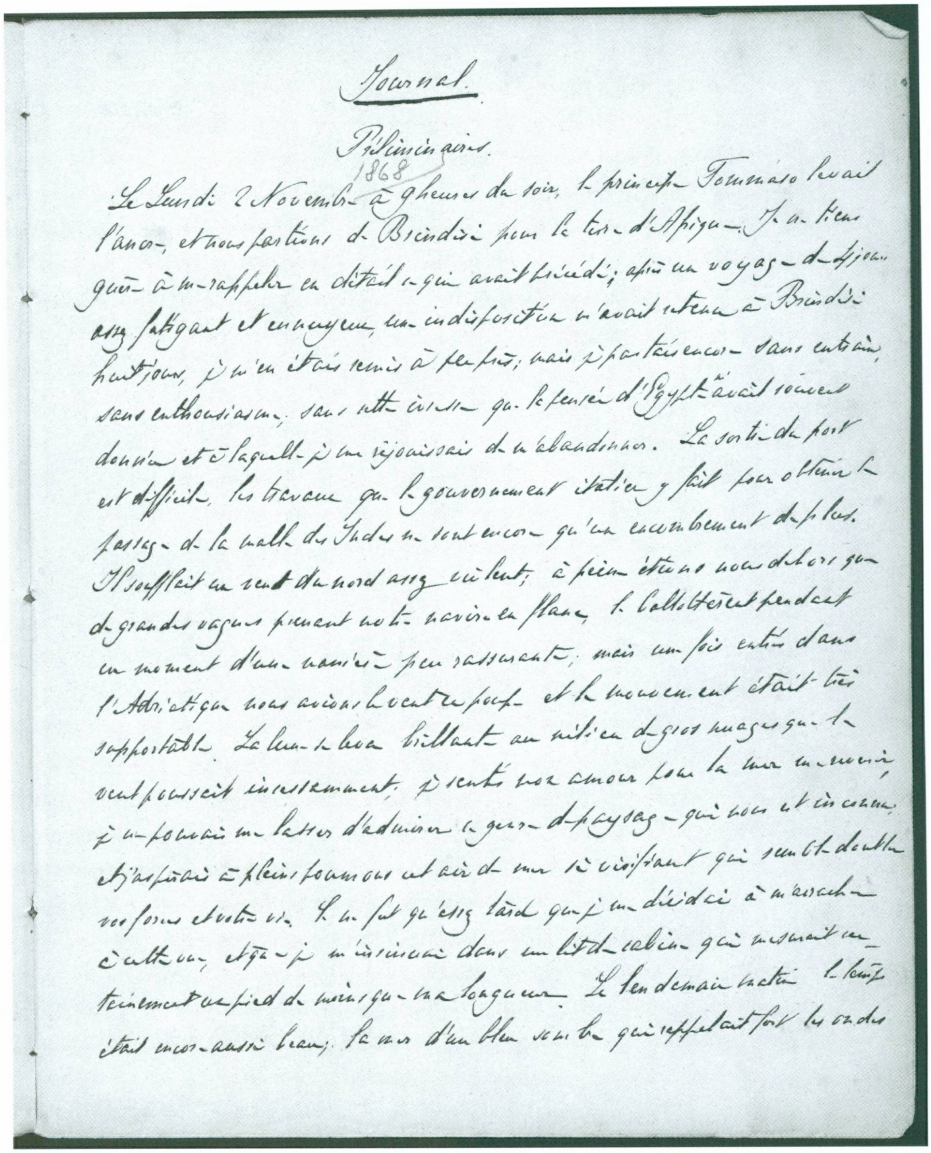
15. Aujourd'hui, ce serait après des années d'études et des mois de travail épigraphique qu'un tel document verrait le jour. À noter que l'édition de Naville ne fut remplacée qu'après de nombreuses décennies !

16. Van Berchem 1989, p. 78, *vs* Beaumont 2003.1, p. 160

17. Il m'est agréable de remercier M^e^ Frédéric Naville, président de la Fondation Naville, qui a aimablement confié une copie des nombreux documents inédits mentionnés dans cet article au Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire. Leur étude se poursuit et donnera lieu à des publications plus développées. Ma reconnaissance s'adresse également à M^mes^ Nicole Durisch Gauthier et Marie Vandenbeusch, qui ont étroitement collaboré à la transcription de ces manuscrits.

18. Van Berchem 1989, pp. 58 (note 2) et 60

19. Van Berchem 1989, pp. 63 et 65-66



Journal.

Préliminaires.

1868

Le Lundi 2 Novembre à 9 heures du soir, le prince Tomaso levait l'ancre, et nous partions de Brindisi pour le Ter-d'Afrique. Je me fais gêne à me rappeler en détail ce qui avait précédé; après un voyage de fatigant et ennuyeux, une indisposition m'avait retenu à Brindisi huit jours, j'en étais remis à peu près, mais j'partais encore dans cette sans enthousiasme, sans cette ivresse que le pensée d'Egypte avait toujours donnée et à laquelle j'me rejouissais de m'abandonner. La sortie du port est difficile, les travaux que le gouvernement italien y fait pour obtenir la passage de la malle des Indes ne sont encore qu'un encombrement de pierres. Il soufflait un vent du nord assez violent, à peine étions nous dehors que de grandes vagues prenant notre navire en flanc, le ballottèrent pendant un moment d'une manière peu rassurante; mais une fois entré dans l'Adriatique nous avions le vent en poupe et le mouvement était très supportable. La lune était brillante au milieu de gros nuages que le vent poussait incessamment; je sentais mon amour pour la mer se réveiller, je pensais me battre d'admiration le jour du voyage que nous allions faire, j'espérais éprouver enfin de mes résistant qui serait double nos forces morales. Le lendemain de bonne heure je me réveillai à mes côtés, étais-je m'imaginais dans un lit de cabine qui me semblait tellement en pied de mais que ma longueur. Le lendemain matin le temps était encore aussi beau, la mer d'un bleu sombre qui reflétait fort les ondes

que sa « grand'maman Rigaud » lui offre le mois de voyage supplémentaire qui lui permettra de parcourir la Nubie[20], que le jeune chercheur retrouve son enthousiasme. Si, de ce mutisme, l'érudit égyptologue ressort immaculé, combien ses hésitations, ses déceptions, ses résignations – qu'on imagine – pourraient être exemplaires pour le professionnel et ses étudiants ! Est-ce dire que le découragement fut tel que la tenue du journal fut abandonnée ? Est-ce au contraire supposer que la réussite finale du voyage a amené la destruction de ces pages ? Relevons dans ce contexte que les lettres de Louqsor, écrites en mars 1869 (étape dont le journal n'est pas davantage conservé), témoignent également d'un certain découragement, à cette importante différence près que Naville n'émet plus de doute quant à sa vocation (Philae puis Edfou l'ont réconcilié avec l'égyptologie). Le jeune homme s'y rend cependant compte qu'il n'y trouve pas le matériel pour accomplir la « mission » que Lepsius lui avait suggérée (étude du rituel funéraire). Il y amasse toutefois les matériaux qui formeront le corpus de sa deuxième publication d'envergure[21].

1. Édouard Naville (1844-1926) | *Journal du voyage de 1868-1869, vol. I, p. 1* | Encre sur papier, 21,2 × 17,4 cm (collection particulière)

20. Van Berchem 1989, p. 67

21. Naville 1875



2. Marguerite Naville (1852-1930) | *Shadûf. Hôtel de Karnak*, 1906 | Négatif souple au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd, 7,8 × 10,8 cm (MAH, inv. A 2006-30-52-72 [don Louise Martin, 2006]) | Système à balancier utilisé pour l'irrigation des champs

D'un style très dépouillé, succinct et « factuel », le troisième document est un carnet de dix pages qui relate, jour après jour, la progression et les activités du voyageur[22]. Également conservé dans la famille, il permet de suivre l'itinéraire du mardi 10 [novembre 1868] (« Sakkarah ») au dimanche 15 [mai 1869], date de son retour en terre genevoise.

Depuis la communication de ces documents, le don d'un très important lot d'archives d'Édouard et Marguerite Naville par M^me^ Louise Martin, arrière-petite-fille des égyptologues, est venu enrichir ce dossier. Non guère d'un point de vue textuel, dans la mesure où les textes contenus dans ces « nouveaux documents » concernent la suite de la carrière de celui qui sera entre-temps devenu professeur à l'Université de Genève, et dont l'autorité scientifique fera référence. En revanche, les documents iconographiques de ce dossier, qui s'échelonnent de 1868 (dessins de Reuter) à 1913 (photographies de Marguerite Naville et relevés architecturaux d'Edmond Fatio), en cours d'inventaire, pourraient apporter maintes précisions sur les activités mentionnées dans ces lignes. C'est de cette documentation que sont extraites les illustrations de cet article, dont la pertinence ne peut au mieux témoigner que de l'état d'avancement de notre dépouillement à ce jour[23].

Ces remarques préliminaires formulées, on se doit de relever que les textes des lettres publiées et ceux du journal inédit ne se recoupent que ponctuellement. Au contraire des correspondances, synthétiques à défaut d'être toujours brèves, le journal préfère des développements plus circonstanciés, des impressions personnelles, un certain lyrisme, une certaine naïveté parfois. Le tumulte de l'arrivée à Alexandrie et les premiers pas sur la terre africaine n'échappent nullement à la comparaison avec les récits d'autres voyageurs – dont Naville ignorait alors la teneur. Partout, c'est la même surprise, le même chaos apparent, puis le même étonnement, le même soulagement de se retrouver enfin logé avec ses bagages pour un temps très bref, puisque tous les voyageurs n'ont en tête que

22. *E.g.* : les notices – parmi les plus développées – du mardi [8 décembre] et du mercredi [9 décembre 1868] : « pélicans, crocodiles, nous arrivons devant Denderah, première visite au temple » / « visite au consul, nous commençons à estamper la crypte, le soir almées chez le consul » (f^o^ 2).

23. Inv. A 2006-30. L'inventaire (en cours) des photographies est l'œuvre de M^me^ Sarah Liman. M^me^ Sandra Déglon Gigon a folioté les portefeuilles de dessins, et le dépouillement se poursuit en collaboration avec les professeurs et étudiants de l'Unité d'égyptologie de l'Université de Genève.

l'étape suivante : Le Caire, à partir duquel commencera véritablement la visite du pays après une traversée rapide du delta. Cependant, dans le journal d'Édouard Naville, ce « conformisme » prend une résonance particulière puisqu'il ignore alors qu'une large part de ses futurs travaux archéologiques auront pour cadre la Basse-Égypte et qu'il comptera bientôt au nombre des pionniers de l'exploration archéologique du delta du Nil !

Le trajet d'Alexandrie au Caire ne suscite pas l'enthousiasme : il se caractérise par des notes réalistes auxquelles souscrirait tout géographe préoccupé de sciences économiques ou sociales : « La première vue de l'Égypte n'est pas flatteuse ; nous côtoyons d'abord des lagunes, des lacs salés, des marécages, tels que l'Europe nous en fournit beaucoup ; là on peut apercevoir un effet de mirage assez curieux ; il semble à l'horizon qu'on discerne un fleuve ayant des bords élevés et verts ; mais non ce sont toujours ces mêmes plaines de rizières, des champs de coton, pays très fertile, dont les Européens d'Alexandrie tirent un grand profit, mais qui est monotone et laid à voir ; çà et là quelques chameaux, et presque partout des fellahs irrigateurs, c'est-à-dire deux hommes presque nus qui assis à l'entrée d'un petit canal tiennent chacun deux cordes sur lesquelles est suspendu un baquet ; ils jettent le baquet dans un bassin à leurs pieds, et versent l'eau dans le petit canal qui doit arroser leurs champs ; ce mouvement de machine ou de balançoire est leur occupation pendant des journées entières[24] (fig. 2). À mesure qu'on approche du Caire la végétation devient plus belle, on voit des palmiers, des arbres, quelques villages moins misérables que ceux des rizières. Deux ou trois fois le train s'arrête dans des villes assez grandes, entièrement bâties de briques crues ; alors tous les impotents se précipitent dans le train pour avoir quelque aumône, un grand nombre d'autres vous offrent de l'eau dans des carafes poreuses dont on voit partout en Égypte[25]. »

Au Caire, Édouard Naville établit des contacts avec la colonie européenne, notamment avec les représentants des Églises évangéliques, ainsi qu'avec ses (futurs) collègues égyptologues, tels Auguste Mariette (1821-1881) ou Heinrich Brugsch (1827-1894). Avant tout, il découvre les charmes d'une ville arabe et son architecture : « Ce qui fait la beauté d'une ville orientale, c'est d'abord la variété de la population qui y circule et y habite ; or au Caire les types les plus différents se trouvent réunis, et le voyageur est étonné au premier abord [?] de la diversité des gens qu'il rencontre. Puis ce sont les monuments ; mais cela même ne frappe pas à première vue ; une belle mosquée n'est pas toujours placée dans un endroit vaste facilement abordable par où tout le monde devra passer. Il faudra aller la chercher au travers un grand nombre de petites rues tortueuses, où deux ânes peuvent à peine se croiser. En Orient tout se cache, tout se met à l'ombre, parce que tout recherche la fraîcheur ; et voilà pourquoi il n'y a pas de rues au Caire. Afin de profiter le plus possible de l'ombre des maisons, on a réduit les voies de communication aux moindres dimensions[26]. »

Le changement de ton est total lorsque, deux jours plus tard, Édouard Naville découvre les vestiges de la cité d'Héliopolis, l'un des centres intellectuels de la pensée pharaonique. Passé la spontanéité et l'émerveillement du voyageur, le lecteur du journal retrouve – dans une rare occasion – l'étudiant brillant, mais ici presque « scolaire », et le lecteur attentif de la Bible : « Héliopolis, On en Égyptien, était fameuse par son temple du Soleil ; on y célébrait l'une des panégyries et le grand prêtre devait être l'un des plus hauts personnages de toute l'Égypte. Nous en avons la preuve dans le livre de la Genèse, où nous voyons que le Pharaon sous lequel vécut Joseph lui fit épouser la fille du grand pontife du soleil. Hérodote rapporte que les habitants d'Héliopolis étaient les plus sages de tous les Égyptiens. De tout cela il ne reste qu'un obélisque, dont les beaux

24. Ce système d'irrigation, par balancier nommé *chadouf*, est attesté depuis les temps pharaoniques et se rencontre encore, occasionnellement, de nos jours.

25. Vol. I, f^os^ 8-9, en date du samedi 7 novembre

26. Vol. I, f^o^ 11, samedi 7 novembre

caractères sont devenus presque invisibles depuis que des milliers de guêpes maçonnes y ont fait leurs habitations. Cet obélisque est l'un des rares monuments historiques qui nous reste[nt] du roi Ousertesen[27]. Époque brillante dans l'histoire égyptienne, qui devait être suivie de longues épreuves pour ce malheureux pays. La 12e dynastie est la dernière de l'ancien royaume ; bientôt les Hyksos allaient envahir le pays, et promener[,] dans ces lieux jadis témoins de tant de splendeurs, leurs dévastations auxquelles n'ont survécu que quelques tombes[28]. » L'intérêt de cette citation se situe peut-être dans le fait que, une semaine à peine après ses premiers pas dans le pays, l'égyptologue se soucie de la préservation des monuments témoins d'un passé obstinément révolu et irremplaçable.

Du Caire, on se rend à Saqqarah, puis aux pyramides de Giza, en compagnie d'un photographe anglais, Mr Good[29], qui a offert de poursuivre l'expédition en sa compagnie, proposition manifestement refusée ; les deux voyageurs se croiseront plus tard sur le Nil. En attendant de se faire ouvrir la maison de Mariette à Saqqarah, où ils doivent loger, Édouard Naville parcourt les dunes qui lui inspirent des lignes particulièrement profondes : « Pendant ce temps, je me mis à parcourir à l'aventure les collines de sable qui nous entouraient de toutes parts. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais sur le sol du véritable désert, sur ce sol même qui s'étendant bien loin [?] à l'occident forme ce fameux Sahara dont chacun connaît le nom depuis son enfance. La première impression du désert est celle de l'admiration ; c'est comme la vue de la mer, peut-être même plus grandiose, car la mer change sans cesse, ses vagues s'agitent, ses flots sont tantôt calmes, tantôt soulevés par le vent ; ici au contraire, c'est l'infini dans l'étendue, et c'est l'apparence qui ne change jamais. La mer mugit, le bruit de ses eaux qui se brisent contre le rivage retentit au loin ; ici c'est le silence éternel. La mer a perdu ses terreurs, d'innombrables vaisseaux la sillonnent de toutes parts ; mais rien n'a dompté le désert, le chameau seul y laisse pour quelques instants le trou de ses pas, et ces vastes solitudes, aujourd'hui comme lorsqu'elles sortirent de la Main du Créateur, attendent encore le jour où elles seront changées en ruisseaux d'eau, et où elles fleuriront comme la rose. Voilà un peu de la poésie de désert ; cependant la première impression est plutôt mélancolique ; dès qu'on y met le pied il faut en quelque sorte oublier la vie ; on regrette presque de ne pas être né bédouin, c'est-à-dire semblable à l'âne sauvage humant [?] le vent du désert[30]. » Deux mois plus tard, en terminant son périple nubien, une même ivresse à l'appel des solitudes et des mystères du désert lui inspirera des lignes très proches, mais résignées, qui concluent le second cahier : « C'est avec une inexprimable mélancolie que je regardai l'étroite ouadi, qui mène à ces régions encore à demi inconnues où le soleil darde ses rayons torrides sur une splendide végétation. La nuit approchait ; les montagnes noires de Nubie s'assombrissaient par degrés ; à quelque distance un tournant de la vallée cachait la route des caravanes. Je repris le chemin du Nil avec une sorte de tristesse à la pensée que je devais borner mes pas à ces régions civilisées, à ces pays où il n'y a plus d'inconnu[31]. »

L'excursion avec Good se prolonge par la visite du tombeau de Ti, l'un des plus admirables *mastabas* de l'Ancien Empire encore visibles de nos jours. Le style de Naville y devient imprécatoire… et méditatif : « Les sculptures en relief peu élevé sont d'une finesse et en même temps d'une variété et d'une vie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Tout se rapporte à des scènes de la vie domestique ; les oiseaux, les bœufs, les poissons, les laboureurs, les moissonneurs, tout y forme un ensemble qui présente la peinture la plus jolie de la vie d'un grand en Égypte. Ici on [ne] se sépare point de sa femme "qui l'aime" comme dit l'inscription ; leurs statues étaient dans la salle du fond ; sur chaque représentation une légende hiéroglyphique nous explique de quoi il s'agit. Ici a été un

27. Obélisque de Sésostris Ier, jadis en pleine campagne et aujourd'hui dans un quartier populeux

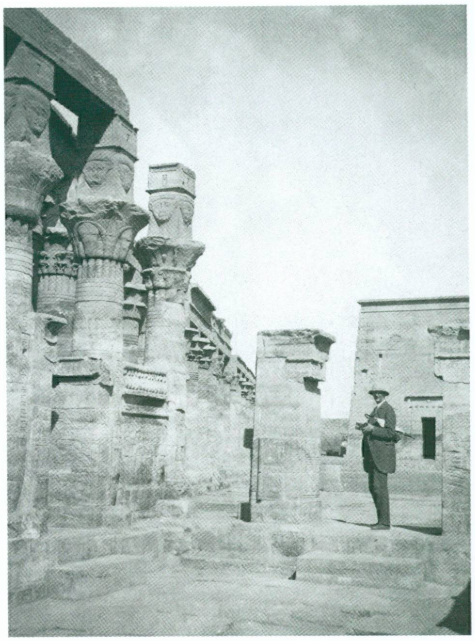
28. Vol. I, fo 16, lundi 9 novembre

29. Peut-être Frank Mason Good (1839-1928), initié à la photographie par Francis Frith. Good est connu pour ses clichés stéréoscopiques réalisés au Proche-Orient entre 1860 et 1870.

30. Vol. I, fo 20, lundi 9 novembre

31. Vol. II, fos 14-15, samedi 2 janvier 1869 (selon le journal), mais c'est le mercredi 13 janvier que Naville atteint la deuxième cataracte.





3-4. Marguerite Naville (1852-1930)

3 (à gauche). *Caire 20 jr 93*, janvier 1893 | Tirage photographique au collodion sur papier albuminé, 7,9 × 10,8 cm | (MAH, inv. A 2006-30-23-5b [don Louise Martin, 2006])

4 (à droite). *1903 Voyage d'Édouard. Temple de Philae (Décembre 1903)* | Tirage photographique au collodion sur papier albuminé, 9,7 × 7,1 cm (MAH, inv. A 2006-30-21-11b [don Louise Martin, 2006]) | Édouard Naville visitant le temple de Philae

homme heureux, c'est avec plaisir qu'il se souvient de la vie, et il veut que nous soyons témoins de son bonheur ; voyez, nous dit-il, toutes les terres que j'ai possédées, chaque village représenté comme une femme portant une corbeille sur la tête vient m'offrir ses produits. Voyez mes laboureurs, mes gens qui moissonnent, écoutez le chant de ceux qui battent le blé, voyez mes oies qu'on engraisse, mes bœufs qu'on tue et qu'on apprête ; mes pêcheurs qui parcourent le Nil. C'est là le beau type des tombes de l'ancien empire. Ici le Rituel, ses longues prières, les peintures de la vie à venir [?] ne trouvent encore aucune place ; le mort aime à contempler sa première existence il […][32] content de ce qu'il a été, il sort de la vie "ainsi que d'un banquet, remerciant son hôte et faisant [*sic*] son paquet[33]"[34] ».

En attendant de se mettre d'accord sur le choix du drogman et de la dahabieh qui conduiront les voyageurs en Haute-Égypte, Édouard Naville parcourt Le Caire. Quelques visites au musée de Boulaq permettent à Reuter de s'initier à la copie des textes, mais l'essentiel du temps est constitué de longues promenades à la découverte des églises coptes du quartier de Fostat, dont l'état de délabrement le déçoit fortement[35], et surtout aux monuments islamiques de la capitale (fig. 3) : la mosquée d'Amrou qui « est d'une beauté pittoresque plutôt qu'architecturale[36] », « el-Ahzr » (« en quelque sorte l'université du Caire[37] »), celle de Méhémet Ali bâtie sur la citadelle, Ibn Toulun qui l'enchante par ses arcs « décorés des plus gracieuses arabesques[38] » et l'impressionne par la foule des malheureux qui y trouvent un asile. Deux jours sont consacrés à la découverte des tombeaux des Khalifes (« lieux les plus poétiques du Caire[39] ») où l'on estampe les stucs qui ornent la mosquée du sultan Barkouk.

Le lundi 23 novembre, les voyageurs hissent le pavillon suisse sur la *Titiana* qui met le cap au sud. L'objectif est de remonter au plus vite en ne relâchant que pour s'approvisionner. Une première halte à Dendera (voir plus haut), une deuxième à Louqsor pour le courrier et de premiers repérages, et la dahabieh se présente devant Assouan à la veille de Noël. Édouard Naville met à profit les longues journées nécessaires au franchissement de la première cataracte pour s'attarder longuement dans le temple de Philae (fig. 4),

32. Mot illisible

33. Jean de La Fontaine, « La Mort et le mourant », *Fables*, Livre VIII, 1

34. Vol. I, f° 22, mardi 10 novembre

35. Vol. I, f° 30, dimanche 15 novembre

36. Vol. I, f° 31, dimanche 15 novembre, où Naville rapporte également la légende du transport d'une des colonnes de La Mecque au Caire.

37. Vol. I, f° 32, lundi 16 novembre (mosquée d'el-Azhar)

38. Vol. I, f° 33, lundi 16 novembre

39. Vol. I, f° 34, mardi 17 et mercredi 18 novembre

dont il parle avec une volubilité qui n'a pour parallèle que son enthousiasme face aux monuments qu'il découvre : « Quoique ce ne soit pas le premier jour que nous ayons été à Philae, il est temps peut-être d'en donner une description un peu détaillée. Philae est le bijou de l'Égypte ; c'est l'endroit où le voyageur aimerait le mieux faire son séjour, et d'où il remporte toujours un charmant souvenir. Cachée au milieu des rochers sauvages, cette île ne se voit que de près, lorsqu'on l'approche des cataractes ou du désert. Au tournant de la route tout d'un coup ses pylônes, ses terrasses, ses colonnades apparaissent et surprennent le regard peu habitué par les scènes sauvages des cataractes à un spectacle si attrayant[40]. […] Les colonnades sont cependant un exemple de décadence, par la bizarrerie qui a présidé à leur construction ; l'architecte a pris à tâche de varier chacun des chapiteaux de colonnes, où l'on retrouve le mélange le plus curieux de style grec, romain et égyptien. Ici une imitation de la nature rappelle l'idée qui est au fond de l'architecture égyptienne, ce sont des palmes, avec ou sans leurs régimes de dattes ; ce sont les plus jolies, quoique mon savant maître le prof. Lepsius ait certainement emporté la plus belle à Berlin. Je regrette ce vide dans la colonnade ; et pourtant il me vaut un agréable souvenir que je note en passant, de ce musée de Berlin où j'ai pour la première fois vu des monuments égyptiens ; et quand je dis vu, j'entends cette vue de l'esprit qui s'éclaircissant chaque jour par le travail constitue la jouissance de l'étude[41]. » Non sans nostalgie, il quitte Philae au soir du premier janvier 1869 : « Au coucher du soleil, nous dîmes adieu pour un temps, je l'espère, à l'île de Philae, et nous entrâmes dans la Nubie proprement dite. Près de l'île, le fleuve est étroit, les montagnes élevées et abruptes. Ici encore, j'ai terminé la journée comme je l'avais commencée ; le vent était fort, mais la température agréable ; le ciel plus étoilé que jamais ; la lune[,] encore belle, se leva un peu tard, au milieu de cet océan d'étoiles. Je restai longtemps à admirer le fleuve argenté coulant entre ces montagnes parfaitement noires. Le beau ciel, la lune, tout cela faisait naître en moi des idées d'une poésie particulière. La poésie égyptienne, on y croit peu en général ; souvent même on pose en principe qu'il n'y en a pas. Quoi de plus gracieux cependant que quelques-uns des mythes de l'Égypte. C'est Isis, à la recherche de son frère, que Typhon le dieu de la nuit a mis à mort, et déchiré ! Et même dans ce qui est égyptien pur[42] ; quoi de plus grand, et plus poétique, que l'idée du soleil se couchant sur l'horizon de l'éternel repos, et allant régner sur les âmes qui lui demandent de séjourner auprès de lui afin qu'il les éclaire de sa lumière[43]. »

Édouard Naville ne retournera à Genève qu'au mois de mai, après avoir parcouru la Nubie, s'être arrêté à Edfou pour y recopier les tableaux du mythe d'Horus et avoir séjourné plus longuement dans les ruines de Thèbes. En automne de la même année, à la suggestion de Richard Lepsius, il fait partie des délégations officielles qui assistent aux festivités organisées pour célébrer l'inauguration du canal de Suez[44].

À nul instant, dans le journal ou dans les lettres, il n'est question d'acquisition d'objets antiques (mais son auteur n'oublie pas de signaler l'achat d'un tapis ou d'une pipe). Contrairement à la plupart de ses collègues, qui constituèrent souvent d'importantes collections personnelles, ou qui contribuèrent au développement de nombreux musées, Édouard Naville paraît avoir avant tout porté un intérêt purement intellectuel aux témoins du passé[45]. Les dons – au demeurant prestigieux – parvenus au Musée par l'intermédiaire de l'Egypt Exploration Fund relèvent assurément d'un autre contexte, et il n'est pas certain que les quelques artefacts offerts au Musée de Genève par l'égyptologue aient tous été acquis en Égypte.

40. Vol. II, f° 4, mardi 29 décembre

41. Vol. II, f°s 6-7, mardi 29 décembre

42. « Pur », par opposition à la référence précédente, qui évoque le mythe d'Osiris d'après la tradition rapportée sous l'Empire romain par Plutarque.

43. Vol. II, f° 12, vendredi 1er janvier 1869

44. Van Berchem 1989, pp. 99-110

45. Seule exception parmi les documents portés à ma connaissance, l'achat d'un cône funéraire aux noms d'Amenemhat-en-niout et de Hat, « dont l'un se retrouve peut-être sur les briques du temple » (*Carnet des travaux de 1893 à 1896*, f°s 15-16, en date du vendredi 15 décembre 1893).



5. *Situle*, provenance inconnue, Basse Époque | Bronze, haut. 10,8 cm (MAH, inv. D 332 [don Frank Marcet-Beaumont, 1869])

Le 12 juillet 1869 pourtant, François Marcet-Beaumont, dit Frank (1803-1883), fait don au Musée de trente-huit objets égyptiens[46] (fig. 5). Tous présentent un intérêt plus scientifique qu'esthétique, notamment en ce qui concerne le choix de quelques-uns, peu communs ; lorsqu'il est possible de déterminer leur provenance, la critique interne attribue à la majorité de ce lot une origine thébaine. On se souvient que Naville a croisé en Haute-Égypte cette famille, qu'il connaissait d'autant mieux qu'ils étaient voisins à Malagny. Dans quelle mesure le jeune égyptologue a-t-il pu les conseiller dans leurs achats, voire sélectionner en leur compagnie les pièces dignes d'être portées à l'inventaire d'un musée ? La réponse n'est guère simple : les recoupements entre le journal, les lettres de Naville et celles d'Étienne Duval indiquent qu'ils ne se croisent que dans les environs d'Assouan, donc loin de Thèbes. Aucun document ne mentionne par ailleurs l'achat d'objets archéologiques. Faut-il créditer les Marcet d'un instinct, peu fréquent chez les amateurs, qui les aurait guidés vers le choix d'œuvres plus « rares », ou imaginer qu'ils se sont rendus ensemble auprès d'un antiquaire d'Assouan dont les fournisseurs venaient de Thèbes ?

Du *Livre des Morts* au delta du Nil

En 1873, Édouard Naville entreprend avec sa jeune femme Marguerite, née de Pourtalès (1852-1930), qu'il a épousée cette même année, ce qui sera sa première grande œuvre « monumentale » : l'édition synoptique, en trois volumes, du *Livre des Morts des anciens Égyptiens*. Travail de longue haleine, achevé et publié en 1886[47]. La collaboration des deux époux est exemplaire : de toute l'Europe et d'Égypte, ils se font communiquer les copies des plus importants papyrus du Nouvel Empire (près de quatre-vingt-dix documents), mettent à profit leurs voyages pour compléter et enrichir leurs sources, dont témoignent encore plusieurs épais dossiers conservés à la Bibliothèque de Genève[48]. En philologue expérimenté et attentif, Édouard Naville établit les textes, relève les divergences ; parallèlement, son épouse met au point les planches, recopie et encre les vignettes, dont les variantes sont également recensées. La publication de l'ouvrage scelle définitivement l'autorité scientifique du chercheur.

La création à Londres, où Édouard Naville avait conservé de ses années d'études de profondes attaches, de l'Egypt Exploration Fund (devenue Egypt Exploration Society)[49] donne en 1882 une nouvelle orientation à sa carrière. Alors que tout le prédisposait à poursuivre ses recherches érudites dans le confort de son cabinet, il se voit proposer – à trente-neuf ans – de diriger les fouilles archéologiques que souhaite entreprendre la jeune fondation. À vrai dire, les préoccupations profondes des initiateurs rejoignent totalement celles de Naville, très actif dans les milieux évangélistes et dont la lecture de la Bible était l'une des principales ressources spirituelles. Dans les premières campagnes, on se propose de rechercher sur le terrain les traces matérielles laissées en Égypte par les Hébreux, ce dont le titre du premier ouvrage, publié en 1885 (*The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*)[50], témoigne à l'envi ! Les travaux ont porté sur les sites de Tell el-Maskhouta et de Pithom, dans le delta du Nil[51]. Outre ses apports scientifiques, l'un des principaux enseignements de cette publication et des suivantes est que le chercheur y élabore et y définit, par l'exemple concret qu'il donne, les standards des rapports archéologiques qu'imiteront ses successeurs.

Le Ouadi Toumilat (1885-1886), Tell el-Yahoudiya, Saft el-Henna, Belbeis, Abousir et Toukh el-Karamous (1887), Bubastis/Tell Basta (1887-1889), Héracléopolis/Ahnas

46. Inv. D 307 à D 342

47. Naville 1886.1

48. BGE, Département des manuscrits, Ms fr. 2548.1 et 2549.2. La copie autographe qui fut remise à l'éditeur est également conservée par cette institution.

49. Drower 1982 ; Moon 2006, pp. 153-210

50. Naville 1885

51. Sur les premières fouilles de l'Egypt Exploration Fund dans le delta, voir notamment : Spencer 1982 ; Spencer 2006 ; Spencer 2007

el-Médina (1890-1891), Mendès/Tell Roda, Léontopolis/Tell Mokdam (1892) sont autant de sites archéologiques majeurs où s'établissent, pour quelques semaines ou quelques mois, l'archéologue et/ou sa famille. Car même si sa présence n'est que discrètement mentionnée dans les ouvrages qui s'ensuivent, Marguerite Naville accompagne généralement son mari dans ses expéditions, le secondant dans la gestion des chantiers et dans la préparation des publications, qui s'enchaînent à un rythme régulier. Mais elle trouve aussi le temps nécessaire à l'éducation de leurs enfants qui les rejoignent parfois dans leurs périples. Une partie de sa correspondance (essentiellement adressée à sa sœur Alix, à sa fille Émilie ou à son gendre Edmond Fatio) est conservée dans les archives familiales[52]. Elle écrit ainsi, de Taouileh par Tell el-Kébir, en date du 11 janvier 1885 (la famille était alors établie au Caire pour quelques mois) : « Nous sommes tous très bien grâce à Dieu. Les enfants jouissent beaucoup de cette vie champêtre et savent déjà bien des mots arabes. Les fillettes font leurs leçons comme d'habitude ; je leur en donne plusieurs, et [...] ma matinée leur est entièrement consacrée. Dans l'après-midi la botanique, les dessins et copies pour des travaux arriérés d'Éd[ouard], les lectures historiques avec Sophie, etc., m'occupent agréablement jusqu'à l'heure du thé[53]. » De Saft el-Henna, le samedi 28 mars 1885 : « Il est vrai que dans la solitude de Taouileh j'ai eu plus de temps et de tranquillité qu'à Malagny, et je comprends que tu aies un peu envié cette existence si paisible à la lisière du désert. J'en ai profité pour hiéroglypher [*sic*] à force ces dernières semaines ; j'ai aussi travaillé avec les enfants à des collections d'histoire naturelle [...]. Tu aurais dû nous voir deux fois par jour nous disperser dans le jardin avec 6 coiffes à papillons, épiant sur chaque buisson fleuri les guêpes, bourdons, mouches, abeilles de différentes espèces, et tâchant d'avoir le plus grand nombre possible des espèces que nous observions être les moins communes[54]. » Toutes les lettres de Marguerite Naville montrent un même amour presque éperdu de l'Égypte, ce même enthousiasme sans faille envers sa famille ou les travaux de son époux, et la même modestie relative à son propre apport, sans lequel ils seraient souvent restés lettre morte.

De 1887 à 1889, le chantier s'est installé à Tell Basta, l'antique Bubastis. La liste des collaborateurs mentionnés dans l'édition de ces travaux est impressionnante : parmi ceux-ci, on relève le nom d'Ernest Cramer-Sarasin[55] (1838-1923), cousin d'Édouard Naville, résident au Caire, et qui reçut à plusieurs reprises sa famille. Au cours de ces fouilles[56], en deux années consécutives, furent extraits deux fragments d'une statue colossale polychrome de Ramsès II (*circa* 1290-1225 av. J.-C.). Quand bien même le retour à l'air libre lui fit perdre ses couleurs, les responsables de l'Egypt Exploration Fund décidèrent d'honorer la ville natale du directeur des fouilles en lui offrant ce monument imposant. C'est ainsi que, de Bubastis au Caire, puis du Caire à Londres, et enfin de Londres à Genève, se présenta en nos murs l'un des emblèmes de la collection égyptienne du Musée de Genève. D'abord installée dans le hall de la Bibliothèque de l'Université, l'œuvre rejoignit le « grand musée » dès sa création en 1910[57]. Depuis sa publication, elle a fait l'objet de moult commentaires, puisqu'elle porte les traces de remaniements importants[58]. La recherche s'accorde aujourd'hui à considérer la statue comme une réalisation des sculpteurs de Ramsès II, modifiée au cours de son long règne pour la rendre conforme à l'iconographie royale qui évoluait à mesure que le pharaon prenait de l'âge. Elle fut peut-être déplacée à cette première occasion pour être érigée en un autre lieu, puis transportée quelques siècles plus tard pour orner la ville de Bubastis, capitale éphémère d'une Égypte tardive. Cette grande voyageuse domine aujourd'hui la présentation des antiquités égyptiennes du Musée.

52. Trente-sept lettres (sur plusieurs centaines), écrites entre 1881 et 1914, ont trait à l'Égypte. Des copies ont été aimablement remises au Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire par Me Frédéric Naville.

53. Lettre à sa sœur Alix du 11 janvier 1885

54. Lettre à sa sœur Alix du samedi 28 mars 1885

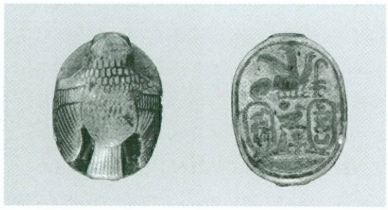
55. Beaumont 2003.2, pp. 185-187

56. Naville 1891

57. Inv. 8934

58. *Inter alia* : Spallanzani 1964 ; Vandersleyen 1983





6 (en haut). *Figurine d'Osiris*, provenance inconnue, fin de la XXVI[e] dynastie | Bronze, haut. 22,5 cm (MAH, inv. 7446 [don Édouard Naville, 1916])

7 (en bas). *Scaraboïde*, provenance inconnue, Nouvel Empire, XVIII[e] dynastie, règne de Thoutmosis I[er] | Stéatite émaillée brune, 2,5 × 1,2 cm (MAH, inv. 7451 [don Édouard Naville, 1916])

À plusieurs reprises les responsables du Musée ou des collectionneurs particuliers solliciteront l'avis de l'expert. Une lettre écrite le 12 mai d'une année malheureusement non précisée, conservée dans les archives du Département d'archéologie, est manifestement adressée à Gustave Revilliod (1817-1890), fondateur et donateur du Musée Ariana, que Naville avait probablement rencontré lors de l'inauguration du canal de Suez. L'égyptologue y commente deux stèles de la Première Période intermédiaire (fin du III[e] millénaire av. J.-C.) qui rejoindront, en 1937, les collections exposées à la rue Charles-Galland[59].

Le 7 novembre 1893, la commission du Musée archéologique examine la proposition d'achat d'une « série d'objets en bronze [d']Égypte. Il est décidé qu'on les soumettra à Mr Édouard Naville. » Sous cette ligne, Hippolyte Jean Gosse (1834-1901), directeur de l'institution et rédacteur du compte rendu de la séance, a ajouté : « Lequel a choisi une statuette d'Horus en bronze au prix de 50 fr », avant de noter dans la marge : « Inscrit »[60].

Une découverte archéologique majeure avait eu lieu en 1891 : dans une cache aménagée dans la falaise de Deir el-Bahari, on avait exhumé une sépulture collective recelant les trousseaux funéraires de plus de cent cinquante membres du clergé d'Amon du début du I[er] millénaire. À la suggestion de Jacques de Morgan (1857-1924), le khédive Abbas II Hilmy (1874-1944) offrit aux États étrangers une large part de cette trouvaille, répartie en lots qui furent tirés au sort. Quatre cercueils, deux coffrets et de nombreuses figurines funéraires revinrent à la Confédération helvétique. La délicate tâche de répartir ces objets entre les différents musées demandeurs (Appenzell, Bâle, Berne, Genève, Neuchâtel et Saint-Gall) échut à Édouard Naville qui adressa, le 30 mai 1894, un rapport circonstancié au Conseil fédéral, dont une copie (établie par la Chancellerie) est conservée au Département d'archéologie[61].

Une dernière lettre, écrite de Malagny le 27 septembre 1913, adressée à Alfred Cartier (1854-1921), directeur du Musée, contient un commentaire et la traduction partielle d'une stèle cintrée offerte cette même année au Musée par un mécène domicilié en Belgique[62].

Le peu d'intérêt que Naville portait à la possession d'antiquités a déjà été relevé plus haut et a pu être confirmé par ses descendants. Les exceptions sont rares et, à défaut de connaître leur contexte (certaines pourraient relever de cadeaux protocolaires), il vaut la peine d'énumérer les artefacts offerts par lui au Musée et de souligner leur caractère scientifique (du point de vue de l'enrichissement de la collection genevoise).

Trois figurines funéraires sont offertes au Musée par Édouard Naville le 10 février 1873 : deux au nom de Psammétiquesoneb, fils d'Iretirou[63], une autre à celui du « directeur des scribes des mets royaux Psammétique, fils de Merneith[64] ». Superbe exemplaire inscrit du chapitre VI du *Livre des Morts*, cette statuette fut commanditée pour un fonctionnaire important de la XXVII[e] dynastie, dont Auguste Mariette avait retrouvé la sépulture en 1860[65].

Connaissant la passion d'Hippolyte Jean Gosse pour la préhistoire, locale et mondiale, Ernest Cramer tout d'abord (le 22 novembre 1888)[66] puis Édouard Naville (le 12 décembre 1898[67] et le 9 mai 1899[68]) remettent à l'institution qu'il dirige des lots de silex, tels qu'on en trouve en abondance à la lisière du désert. À défaut de contexte



8. Marguerite Naville (1852-1930) | *Deir el-Bahari 17/II 93*, 15 février 1893 | Tirage photographique au collodion sur papier albuminé, 7,9 × 10,8 cm (MAH, inv. A 2006-30-23-5b [don Louise Martin, 2006]) | Édouard Naville, à droite, dirige ses fouilles près de la porte de granite de la terrasse supérieure du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari.

archéologique précis, la provenance géographique (en l'occurrence thébaine) de plusieurs d'entre eux est dûment mentionnée. D'autres artefacts sont joints à ce dernier don, dont un grand scarabée-circulaire annonçant le mariage entre Amenhotep III et la reine Tiy[69].

En 1916, on enregistre une nouvelle livraison de silex thébains[70], puis les fleurs séchées d'une guirlande retrouvée à la Vallée des Rois[71], des figurines en bronze[72] (dont un très bel Osiris momiforme de Basse Époque[73] [fig. 6]), un sceau tardif[74], des scarabées au nombre desquels figurent un exemplaire au nom d'Amenhotep III[75], d'autres à ceux de Séthi I[er 76], de Chéchanq I[er 77], ou en matière semi-précieuse (cornaline)[78], et enfin un scaraboïde exceptionnel par sa finesse, en forme de faucon aux ailes éployées, gravé sur le plat du cartouche de Thoutmosis I[er 79] (fig. 7), objets de grande qualité artistique qui attestent tous un goût très sûr. Peu après la mort d'Édouard Naville, son fils Lucien et sa famille remettent au Musée en 1927 quelques amulettes et des *ostraca*, dont deux grands exemplaires en écriture hiératique tracée sur du calcaire[80]. À ce lot, on doit très probablement ajouter une figurine funéraire au nom de Nesbastet, inventoriée tardivement[81], qui présente l'intérêt rare d'être inscrite du chapitre V du *Livre des Morts*, au lieu du traditionnel chapitre VI (originalité qui n'est attestée que pour trois séries à ce jour).

Édouard et Marguerite Naville à Deir el-Bahari

Pendant plus de dix ans, le site de Deir el-Bahari, haut lieu de la région thébaine[82], retiendra l'attention d'Édouard et Marguerite Naville. Ce sera tout d'abord, de 1893 à 1896, la fouille du temple « funéraire » de la reine Hatchepsout (*circa* 1490-1468 av. J.-C.) (fig. 8), sur les ruines duquel un couvent copte avait été établi. L'excavation progresse rapidement, à vrai dire sans grand égard pour les vestiges chrétiens encore en place ou pour les strates d'époque romaine qu'on traverse sans état d'âme (un atelier d'embaumeur

59. Inv. 15197 et 15198 (Valloggia 1974)

60. Archives de la Ville de Genève, *Procès-verbaux de la commission du Musée archéologique*, inv. 340A.A.3. La figurine (inv. D 904, non accessible aujourd'hui) représente le dieu Harpocrate debout (Basse Époque, VI^e^-III^e^ siècle av. J.-C., haut. 19,6 cm).

61. Valloggia 2003, pp. 223-224

62. Inv. 6875, Moyen Empire (début du II^e^ millénaire av. J.-C.) ; lettre conservée dans les archives du Département d'archéologie

63. Inv. D 383 et D 384, Basse Époque (VII^e^-III^e^ siècle av. J.-C.) (Chappaz 1984, pp. 109-110, n^os^ 136-137). Un exemplaire de la même troupe est aussi conservé dans la famille.

64. Inv. D 385, Basse Époque (VI^e^-V^e^ siècle av. J.-C.) (Chappaz 1984, pp. 102-103, n° 126)

65. On peut se demander, au vu de la date de remise de ces objets au Musée, s'il ne s'agit pas de présents offerts « en souvenir » aux délégations qui assistèrent à l'inauguration du canal de Suez. Rappelons également que, à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle, le Musée du Caire comprenait une salle des ventes où l'amateur pouvait se procurer, en toute légalité, des « doublons » que l'institution ne souhaitait pas conserver. De plus, pour éviter leur destruction, les chapelles de quelques *mastabas* furent même vendues à des musées étrangers !

66. Inv. D 1315 à D 1327

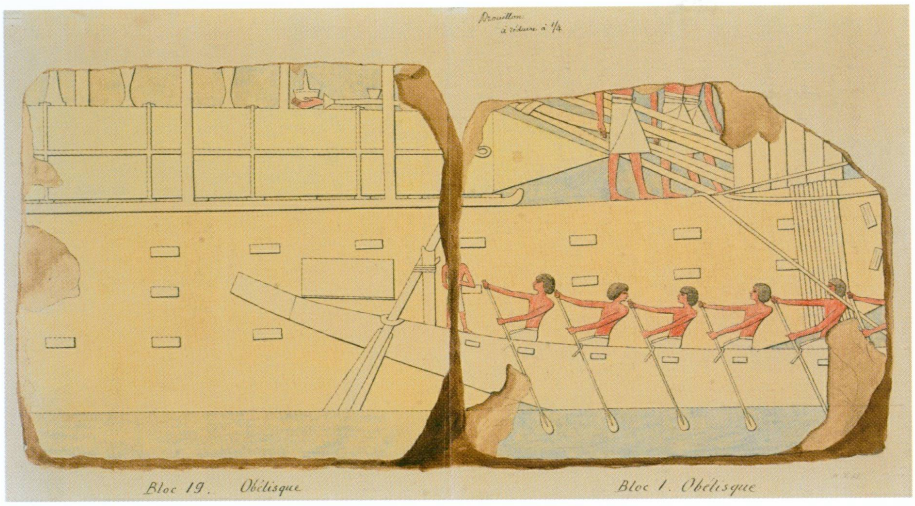
67. Inv. D 1192 à D 1205 : ce lot fait l'objet d'un commentaire dans le compte rendu de la « séance qui aurait dû avoir lieu le 2 janvier 1899 », Archives de la Ville de Genève, *Procès-verbaux de la commission du Musée archéologique*, inv. 340A.A.3.

68. Inv. D 1222 à D 1266

69. Inv. D 1263, début du XIV^e^ siècle av. J.-C. (Vodoz 1978, pp. 22-27, n° 7)

70. Inv. 7424 à 7443

71. Inv. 7444





9 (à gauche). Marguerite Naville (1852-1930) | *Bloc 19. Obélisque – Bloc 1. Obélisque, Brouillon à réduire à 1/4*, fin du XIXe siècle | Encre, rehauts à la mine de plomb, 52 × 98,8 cm (MAH, inv. A 2006-30-5-17 [don Louise Martin, 2006]) | Étude préparatoire pour la publication du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari, signée en bas à droite : « M[arguerite] N[aville] del[ineavit] » | La représentation du transport des obélisques érigés par la reine-pharaon de la XVIIIe dynastie occupe une paroi du portique inférieur du temple de Deir el-Bahari.

10 (à droite). Howard Carter (1874-1939) | *Premier projet pour une planche en couleur*, fin du XIXe siècle | Aquarelle sur carton, 17,6 × 14 cm (MAH, inv. A 2006-30-1-26 [don Louise Martin, 2006]) | Détail d'un animal appartenant à la faune du « pays de Pount » (côte des Somalis ?), où la reine-pharaon Hatchepsout fit conduire une expédition dont les péripéties sont représentées sur une paroi du portique médian de son temple de Deir el-Bahari. Howard Carter, engagé comme artiste, s'initia à l'archéologie notamment sous la conduite d'Édouard Naville à Deir el-Bahari.

– officine pourtant exceptionnelle – ne bénéficie ainsi que de quelques brèves lignes dans la publication finale). On touche du doigt un reproche qu'adressent certains de ses contemporains à Naville : à la recherche de textes et de reliefs, de statues ou de grandes structures architecturales, il déblaie les temples plus qu'il ne les fouille méticuleusement. Ce jugement mérite cependant d'être nuancé : d'une part, les rapports de ses travaux prouvent l'attention que le chercheur accorde également aux objets plus humbles ou plus modestes, et, d'autre part, il importe de situer ces entreprises dans le contexte de l'époque, où des pans entiers de l'histoire égyptienne ancienne restaient à étudier, à comprendre et à écrire. En l'occurrence, ses découvertes amenèrent un éclairage fondamentalement neuf sur la première moitié de la XVIIIe dynastie, et les six volumes consacrés au temple d'Hatchepsout[83] comptent parmi les œuvres maîtresses de l'égyptologue.

En raison de l'importance du monument pour l'histoire, la religion et l'art, les textes et les scènes en sont relevés avec une précision extrême et publiés dans un large format. Les moindres nuances de la conservation des reliefs – plusieurs fois modifiés dans l'Antiquité – sont scrupuleusement rendues par le crayon ou le pinceau de ses collaborateurs, au nombre desquels se rangent, outre son épouse (fig. 9), David George Hogarth (1862-1927) et un jeune artiste passionné d'archéologie, Howard Carter (1874-1939) (fig. 10), qui se rendra plus tard célèbre en révélant au monde le tombeau de Toutânkhamon. Le plan est supervisé par l'architecte Somers Clarke (1841-1926). Rien n'est laissé au hasard pour réaliser l'une des premières éditions « complètes » d'un temple égyptien : grâce à ses exigences, le lecteur dispose sur sa table de travail d'une reproduction parfaite et maniable, qui lui permet d'évaluer les subtilités et la complexité du monument original. Avec cet ouvrage, Naville fonde l'édition épigraphique « moderne » des documents égyptiens.

De 1903 à 1906, l'équipe de l'Egypt Exploration Fund, emmenée par Henry Reginald Hall (1873-1930) et Édouard Naville, conduit de nouvelles recherches un peu plus au sud (fig. 11), où elle a la satisfaction d'exhumer le temple « funéraire » de Montouhotep-Nebhepetrê (*circa* 2037-1994 av. J.-C.), souverain de la XIe dynastie[84]. Ils interrompent cependant leurs recherches trop tôt et ce sont les archéologues du Metropolitan Museum of Art (New York) qui auront la chance de découvrir, quelques années plus tard, la nécropole attenante.

72. Inv. 7446 à 7449 et 7456

73. Inv. 7446 (Wild 1944, p. 111, n° 42)

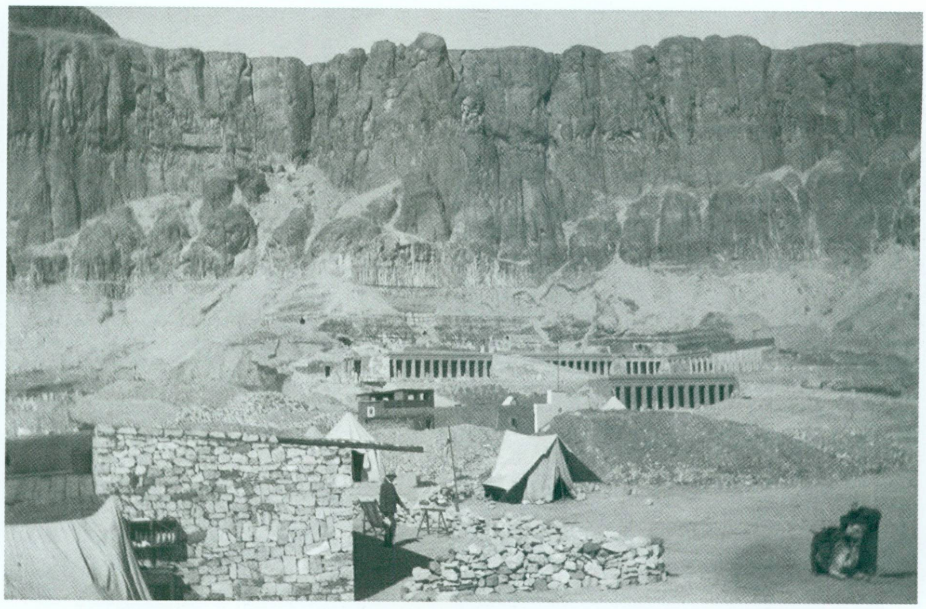
74. Inv. 7450 (Wild 1944, pp. 114-115, n° 45)

75. Inv. 7454, *circa* 1402-1364 av. J.-C. (Vodoz 1978, pp. 14-16, n° 6)

76. Inv. 7452, *circa* 1304-1290 av. J.-C. (Vodoz 1978, p. 30, n° 9)

77. Inv. 7453, *circa* 945-924 av. J.-C. (Vodoz 1978, pp. 31-32, n° 10)

11. Marguerite Naville (1852-1930) | *Campement du Fund. Éd. sort de la maison*, janvier/février 1906 | Négatif souple au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd, 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-26 [don Louise Martin, 2006]) | Le cirque de Deir el-Bahari : au premier plan, Édouard Naville ; au fond, le temple d'Hatchepsout



78. Inv. 7455, Nouvel Empire (?) (Vodoz 1978, pp. 142-143, n° 87)

79. Inv. 7451, *circa* 1505-1493 av. J.-C. (Vodoz 1978, pp. 17-18, n° 4)

80. Inv. 12550, XII^e^-XI^e^ siècle av. J.-C. (Allam 1973, pp. 54-56 et 193-195), et inv. 12551 (Maystre 1938)

81. Inv. 18124, IX^e^-VIII^e^ siècle av. J.-C. (Chappaz 1984, pp. 51-52, n° 40 ; Chappaz 2008)

82. Voir notamment : Davies 1982 ; James 2007

83. Naville 1895-1908

84. Naville 1907-1913

85. Lettres des 7 et 29 janvier 1907, adressées à Edmond et Émilie Fatio-Naville, qui viennent se joindre pour un temps au chantier pour en relever l'architecture.

86. Inv. JE 38574-5

87. Gaston Maspero (1846-1916), directeur du Service des Antiquités de l'Égypte

88. Georges Legrain (1865-1917), directeur des travaux de Karnak

89. *Circa* 1438-1412 av. J.-C.

90. *Circa* 1490-1436 av. J.-C.

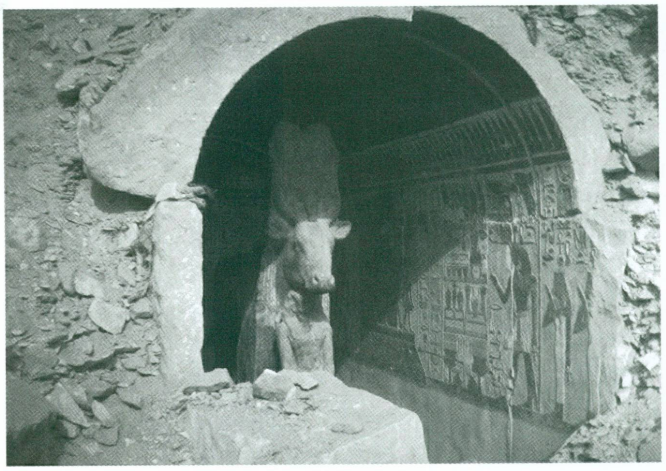
91. Arthur Weigall (1880-1934), inspecteur général des Antiquités à Louqsor

De nouvelles informations sur ces fouilles peuvent être apportées grâce aux documents transmis par les descendants. Il s'agit des lettres de Marguerite Naville, déjà évoquées précédemment, qui décrivent les progrès du chantier, les découvertes, la vie quotidienne des chercheurs à Louqsor – avec plus ou moins de développements selon l'inspiration du moment ou les circonstances personnelles de ses correspondants –, voire de longues recommandations sur les provisions à apporter sur place[85]. Parallèlement sont conservés deux carnets tenus par l'égyptologue. Le premier (quatre-vingt-neuf pages) couvre les années 1893 à 1896, c'est-à-dire celles de la fouille du temple d'Hatchepsout ; le second comprend trente et un folios et relate le travail effectué au temple du Moyen Empire du 22 janvier 1906 au 12 mars 1907. D'un style sec et succinct, dépourvu d'émotion, leur auteur y consigne jour après jour la marche du travail, ses excursions, les noms des visiteurs rencontrés, etc.

La découverte, en février 1906, d'une chapelle contenant encore en place une statue peinte de la déesse Hathor sous forme de vache (fig. 12-19), devenue l'un des fleurons du Musée égyptien du Caire[86], permet d'apprécier par contraste le style de chacun des époux. La chronologie des événements est livrée par le journal d'Édouard Naville :

« Lundi 5 Février [1906] : Le rocher se montre toujours plus sous les pierres qui restent du mur le plus extérieur. Maspero[87] qui est venu aujourd'hui croit que la moulure qu'on voit sur l'un des murs blancs, est le support d'un sistre, et indique un temple de Hathor.
» Mardi 6 : Legrain[88] vient aujourd'hui. J'étudie avec lui la forme possible de l'édifice. Les ouvriers atteignent le rocher du fond du temple.
» Mercredi 7 : Découverte de la chapelle d'Hathor dans le rocher du fond, mais non pas dans l'axe de la porte. J'entre dans la chapelle. Je lis le cartouche d'Aménophis II[89] sur le cou de la vache. Les peintures sont toutes de T[houtmosis] III[90]. La chapelle est creusée dans le rocher. Nous la refermons ; en attendant que les décombres de devant aient été enlevés.
» Jeudi 8 : On continue à enlever les décombres devant la chapelle. Le proscynème qui est sur la porte s'adressant d'abord à Amon, il est probable qu'il y a aussi une chapelle d'Amon. Weigall[91] vient pour prendre des mesures pour la porte à y mettre. Il nous envoie aussi deux soldats de garde.









12-15. Marguerite Naville (1852-1930)

12 (en haut, à gauche). *Deir el-Bahari, 7 février 1906. Découverte du sanctuaire d'Hathor au-dessus du petit temple* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-28 [don Louise Martin, 2006])

13 (en haut, à droite). *Deir el-Bahari, 10 février 1906. Le sanctuaire d'Hathor déblayé, vu le matin* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-31 [don Louise Martin, 2006])

14 (en bas, à gauche). *Deir el-Bahari, 17 février 1906. Le sanctuaire appuyé (M. B[araize])* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-45 [don Louise Martin, 2006]) | Émile Baraize, architecte auprès du Service des Antiquités de l'Égypte, dirige la pose des étais pour prévenir l'effondrement de l'entrée du sanctuaire.

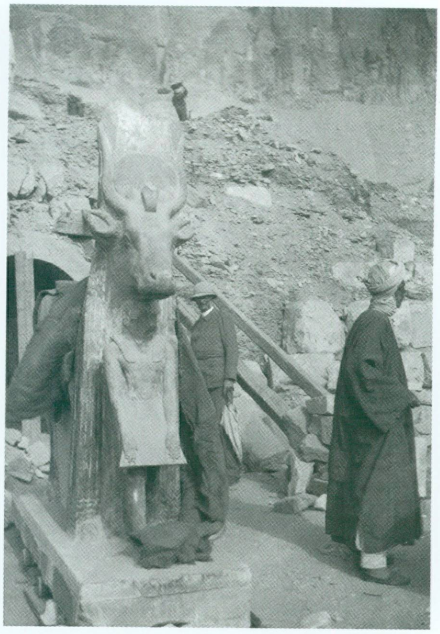
15 (en bas, à droite). *Deir el-Bahari 1906. Statue d'Hathor sortie du sanctuaire (côté droit, 2nde pose)* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 7,8 × 10,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-52-62 [don Louise Martin, 2006])

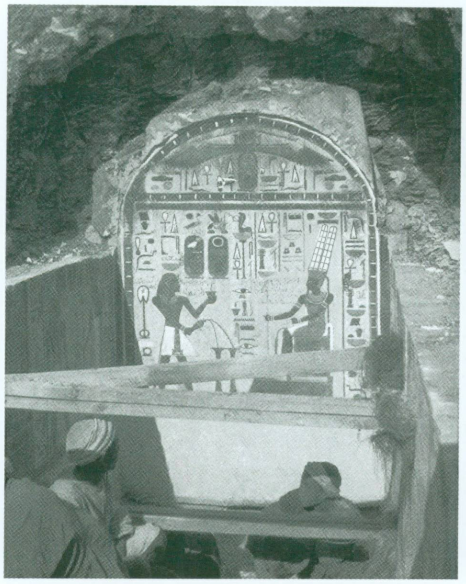
» Vendredi 9 : Dans l'après-midi nous déblayons les décombres de l'intérieur de la chapelle. En fait de petits objets nous ne trouvons qu'une douzaine de phallus en bois, de différentes grandeurs.

» Samedi 10 : Nous approchons du rocher à l'angle droit du mur de la chapelle, il ne paraît pas y avoir d'autre sanctuaire. Legrain vient examiner l'état de la chapelle, il ne croit pas qu'il y ait de danger immédiat.

» Lundi 12 : Nous atteignons le socle, et déblayons complètement l'angle de la









16-19. Marguerite Naville (1852-1930)

16 (en haut, à gauche). *Deir el-Bahari, 17 février 1906. Bas-relief du sanctuaire (D2)* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-33 [don Louise Martin, 2006]) | Par une mise en abyme fréquente dans l'iconographie égyptienne ancienne, l'une des parois de la chapelle d'Hathor représentait en deux dimensions l'image divine (en ronde bosse) qui était abritée dans le sanctuaire.

17 (en haut, à droite). *Deir el-Bahari, 19 février 1906. Hathor emmaillotée (Édouard, le reis) – Statue d'Hathor devant l'entrée du sanctuaire, revêtue de couvertures* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30-53-41 [don Louise Martin, 2006]) | Une ombrelle à la main et coiffé de son casque colonial, Édouard Naville supervise les travaux. L'entrée du sanctuaire a été étayée par des poutres et la statue est protégée de l'éventuelle chute de rochers de la falaise par d'épaisses couvertures.

18 (en bas, à gauche). *Deir el-Bahari, 20 février 1906. Démolition du sanctuaire – Fouilles de Deir el-Bahari. Le sanctuaire en démolition* | Photographie (négatif au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd), 5,6 × 8,2 cm (MAH, inv. A 2006-30.53-53 [don Louise Martin, 2006])

19 (en bas, à droite). *Deir el-Bahari, 1906. Sanctuaire dévasté* | Tirage au collodion sur papier albuminé, 7,1 × 9,7 cm (MAH, inv. A 2006-30-21-15d [don Louise Martin, 2006])

chapelle[:] il n'y a rien. Borchardt[92][,] qui vient s'établir à la maison allemande, prétend que ce temple de la XVIII[e] dyn[astie] se composait de 3 chambres.
» Mardi 13 : Les abords de la chapelle étant complètement déblayés, tou[s] les hommes sont placés dans la grande avenue, sauf quelques-uns qui mettent à nu le rocher, au-dessus de la cour Nord.
» Mercredi 14 : Il se met à pleuvoir si fort dans la matinée, que les hommes partent à midi, et ne reviennent pas. Ils ne veulent pas travailler par le froid.
» Vendredi 16[93] : Je m'aperçois d'un mouvement en avant des deux pierres qui forment le premier arc de la voûte de la chapelle. Je fais appeler en hâte un maçon qui fait un mur qui supportera le pied de la pierre de gauche, et je place une poutre en avant. Le soir m'arrive de Maspero l'ordre de faire démonter la chapelle, et d'envoyer vache et chapelle au Caire. Je transmets l'ordre à Baraize[94].
» Samedi 17 : Dans l'après-midi la vache sort sur des rouleaux on la laisse couverte.
» Lundi 19 : On découvre la vache dont le modelé est superbe[95] et on la roule plus loin sur la planche de sa caisse.
» Mardi 20 : On étaie la voûte de la chapelle pour l'enlever pierre à pierre. […].
» Mercredi 21 : On enlève à peu près tout le toit de la chapelle. […].
» Jeudi 22 : On continue à enlever la chapelle, le soir il ne reste plus que le bas[96]. »

C'est au contraire d'un regard quasi maternel que Marguerite Naville contemple la statue, dont elle suit presque chaque jour les progrès de la découverte par ses clichés photographiques :

« Ce jour là à 2 h. ½ […] un ouvrier vient mystérieusement appeler ton père. Il se hâte de se rendre à cet appel et nous le voyons bientôt sur la terrasse supérieure devant l'ouverture d'une niche voûtée qu'on venait de découvrir. Bien vite il nous appelle et nous voyons à travers l'étroite ouverture une belle et grande vache en pierre, (statue de Hathor presque grandeur naturelle) et au-dessus de jolies fresques décorant la voûte à droite et à gauche. Joie générale. M[r] Campbell[97] était délirant à l'idée d'assister à une trouvaille unique, on peut le dire.
» On a des douzaines de représentations ou descriptions de la Déesse "sortant de la montagne" mais la voir là, on peut presque dire en chair et en os sortant de cette montagne qui nous a envoyé tant de poussière depuis des années, c'était un spectacle saisissant !
» Le rais[98] Mansour exultait, répétant "I have never seen anyzing like zis[99] !" »

Une semaine plus tard :

« La trouvaille de Hathor, et ces jours-ci les préparatifs de son départ nous ont fort préoccupés. Ce matin j'ai passé à peu près tout mon temps à la photographier sous toutes ses faces avant qu'on la fît dévaler (sur les rails) de la terrasse supérieure à la terrasse inférieure d'où elle gagnera le Nil je ne sais trop comment. J'ai aussi photogr[aphié] l'intérieur de son sanctuaire avant qu'on en fermât l'entrée avec les déblais qui dès lors en ont complètement obstrué l'abord. Ceci est voulu, d'abord comme protection, ensuite comme moyen de transport des gros blocs de rochers tombés de la montagne au cours des siècles et qui l'ont recouverte pendant peut-être 4000 ans. Ils pourront maintenant être enlevés délicatement au moyen d'un plan incliné et cela permettra d'emporter pièce par pièce le beau revêtement de la chapelle qui serait rapidement détruit […] malgré toutes les précautions qu'on pourrait prendre !
» Au Caire les morceaux en seront remontés pour servir de nouveau de chapelle à "la belle Hathor" ! Vous jugerez de cette dernière d'après quelques clichés que j'espère

92. Ludwig Borchardt (1863-1938), égyptologue et architecte, à l'origine de l'Institut suisse du Caire

93. Aucun fait n'est signalé en date du jeudi 15 février : une lettre de Marguerite Naville (voir plus bas) nous informe que le temps est exécrable ; les ouvriers ne seront probablement pas venus.

94. Émile Baraize (1874-1952), architecte auprès du Service des Antiquités

95. Une des rares appréciations d'ordre esthétique mentionnées dans l'ensemble du carnet !

96. F[os] 4-7

97. Probablement Colin Campbell (1848-1931), clergyman écossais, collectionneur et auteur populaire, en visite à Deir el-Bahari

98. Terme arabe désignant un chef d'équipe, un contremaître. C'est à lui que le fouilleur confie la direction des ouvriers.

99. Lettre du 9 février à sa fille Émilie



20. Marguerite Naville (1852-1930) | *Cour extérieure. Petite maison du Fund. Répartition des fragments des six chapelles en vue des emballages*, 1905/1906 | Tirage photographique au collodion sur papier albuminé, 8,7 × 8,9 cm (MAH, inv. A 2006-30-35-2 [don Louise Martin, 2006])

envoyer à Genève […] et sur lesquels on la voit hors de sa niche !
» Dora[100] qui est peut-être arrivée ce matin à Louxor ne la verra pas hélas ! C'est bien dommage ! Mais M[r] Baraize, l'ingénieur du Serv[ice] des Ant[iquités] que Maspero a chargé de l'expédition était si pressé de se décharger de cette lourde responsabilité que toute la manœuvre a été faite en un jour ½ !
» Aujourd'hui khamsin[101] froid et poussière horrible après un ouragan qui a fort troublé notre sommeil[102] […], tandis que la tempête faisait rage à croire que la montagne allait s'écrouler, ou la maison, ce qui aurait été plus naturel […].
» Voici une bonne phot[ographie] cadeau de M[r] C. Campbell[,] garde-la moi, car je n'ai que celle-ci où il y ait ton père à côté de la porte du sanctuaire.
» Toutes ces vues sont précieuses, montrant cette chose unique, 1000 ans partie d'un temple 3000 ans (peut-être) sous terre dans la montagne, huit jours sous nos yeux puis disparaissant de Thèbes pour toujours !! »

Elle ajoute, en post-scriptum :

« M[r] Baraize est venu ce soir, il a dit à ton père qu'il avait passé la nuit dans le sanctuaire de la belle H[athor], entendant les mugissements de l'ouragan, et le grondement sourd des pierres qui s'éboulaient. Quel bonheur qu'il n'y ait pas eu de sinistre à déplorer[103] ! »

100. Dora de la Rive (?), comme nous le suggère une autre lettre, datée du 21 février, adressée à sa sœur (?) Cécile, qui contient des propos tout aussi enthousiastes sur la découverte de la statue.

101. Vent de sable, particulièrement désagréable, qui souffle au printemps.

102. Du moins celui des dames, car les messieurs auraient ronflé toute la nuit…

103. Lettre à sa fille Émilie du 19 février 1906



21. *Portrait de Montouhotep Nebhepetrê, fragment de bas-relief*, Deir el-Bahari (temple funéraire de Montouhotep Nebhepetrê, fouilles Édouard Naville), XI[e] dynastie | Calcaire polychrome, 26,5 × 20 cm (MAH, inv. 4587 [don de l'Egypt Exploration Fund, 1906])

Au Caire, en fin de mission, le travail se poursuit pour préparer l'édition de la trouvaille :

« Notre séjour ici ne prête pas à b[eaucou]p de récits, et je te fais grâce de nos diverses stations au musée où j'ai pris des calques sur les blocs de mes [*sic*] sanctuaires et où les touristes continuent d'affluer autour de Hathor. Elle excite un enthousiasme général, et Maspero vient parfois me chercher pour savoir s'il ne faut pas arrêter les codaks [*sic*] ou pinceaux qui commencent à travailler à l'entour. Je donne gravement et généreusement des permissions avec défense absolue de publier ! C'est assez amusant.
» Maspero trouve toujours quelque raison p[our] faire un petit tour dans cette salle. Il est vrai que le regard de cette vache a quelque chose de fascinant[104] ! »

Deir el-Bahari et le Musée d'art et d'histoire

Bien avant le début des travaux archéologiques et épigraphiques, le temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari était déjà représenté à Genève. Le collectionneur et voyageur Walther Fol (1832-1890) en avait rapporté de ses pérégrinations un petit bas-relief polychrome gravé d'un porteur d'offrandes[105]. D'autres fragments prirent, au XIX[e] siècle, le chemin de différents musées. L'éthique qui présida aux travaux de Naville mit un terme à ce pillage en rendant le temple – relativement bien conservé – à son environnement naturel.

Le temple de Montouhotep avait en revanche subi de très gros dommages. Il s'était écroulé, effondré sous les rochers tombés de la falaise. La fouille et surtout la reconstitution[106] en étaient plus difficiles et c'est avant tout à partir de vestiges arasés et de fragments gisant sur le sol que les archéologues purent se faire une idée du bâtiment. Comme cela se pratiquait à l'époque, les découvertes, y compris – dans le cas présent – les bas-reliefs dispersés (fig. 20), furent l'objet d'un partage entre les autorités du Service des Antiquités de l'Égypte et la mission étrangère qui finançait les travaux. De nombreuses trouvailles furent donc remises aux responsables de l'Egypt Exploration Fund, comme au reste cela avait été le cas à la suite des précédents chantiers. De leur côté, les commanditaires britanniques devaient alors faire face à un difficile exercice d'équilibre, consistant à répartir les pièces cédées par l'Égypte entre les donateurs, au prorata de leur contribution… En plus de quelques particuliers, beaucoup de musées subventionnaient ainsi les expéditions dans le but d'accroître leurs collections[107].

Aucun document, du moins à ma connaissance, n'atteste de participation financière de la Ville de Genève, de l'Université, voire de riches évergètes genevois. Pourtant, à trois reprises, l'Egypt Exploration Fund offrit à notre cité du matériel exhumé à Deir el-Bahari, sans doute en hommage aux travaux accomplis par Édouard et Marguerite Naville. Un premier lot (1906) comprend neuf fragments de bas-relief[108], tous dans le style puissant caractéristique du renouveau artistique qui émergea au début du Moyen Empire. Parmi eux, un remarquable portrait du roi a conservé sa polychromie[109] (fig. 21). L'année suivante, un grand fragment représentant deux des épouses secondaires de Montouhotep[110] (fig. 22), deux barques en bois[111], un cartouche du pharaon en bas relief accompagnaient le buste d'une statuette de reine en calcaire peint[112] (fig. 23), l'une des rares œuvres non royales en cette matière connues pour cette période. Une dizaine de tessons en « faïence » égyptienne de la XVIII[e] dynastie (probables *membra disjecta* du mobilier des temples voisins d'Hatchepsout ou de Thoutmosis III) étaient joints à cet envoi[113], annoncé par une lettre non datée (septembre 1907 ?) d'Emily Paterson (1861-1947), secrétaire de la fondation anglaise[114].

104. Lettre du 25 mars 1906 à sa fille Émilie

105. Inv. MF 1304 (Dewachter 2003, pp. 200-213)

106. Plusieurs hypothèses de Naville ont été remises en cause ; voir une bibliographie sommaire dans Arnold 2002, pp. 149-150.

107. James 1982, pp. 186-188

108. Inv. 4583 à 4591

109. Inv. 4587 (Valloggia 2003, p. 224, fig. 6)

110. Inv. 4767 (Valloggia 2003, pp. 224-225, fig. 8 ; en dernier lieu Ziegler 2008, p. 267, n° 70)

111. Inv. 4769 et 4769 *bis* (Maystre 1963, p. 12, et Castioni *et alii* 1977, pp. 25-26, n° 7)

112. Inv. 4766 (Valloggia 2003, pp. 224-225, fig. 9 ; en dernier lieu Ziegler 2008, pp. 266-267, n° 69)

113. Inv. 4770 à 4780 (voir notamment Lavenex Vergès 1992, p. 36, fig. 20-21 ; p. 43, fig. 26 ; p. 50, fig. 27 ; p. 53, fig. 32 ; p. 55, fig. 34)

114. Archives du Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire

22-23. Marguerite Naville (1852-1930)

22 (à gauche). *Portrait d'une des épouses de Montouhotep Nebhepetrê* | Tirage photographique au collodion sur papier albuminé, 16,4 × 11,5 cm (MAH, inv. A 2007-24-2-4-8 [don Marguerite Naville, 1927]) | Fragment du bas-relief inv. 4767 du Musée, photographié en 1905 dans les magasins de la mission archéologique à Deir el-Bahari (?), peu après sa découverte dans le temple du pharaon Montouhotep Nebhepetrê, XI[e] dynastie

23 (à droite). *La petite statue (princesse)*, 1905/1906 | Négatif souple au gélatino-bromure d'argent sur celluloïd, 10,8 × 7,8 cm (MAH, inv. A 2006-30-52-69 [don Louise Martin, 2006]) | La statue inv. 4766 du Musée peu après sa découverte dans le temple de Montouhotep Nebhepetrê à Deir el-Bahari, XI[e] dynastie. Ce cliché montre que, depuis lors, la plaque dorsale a été sciée pour en réduire l'épaisseur.





Le dernier envoi est précédé d'une lettre écrite de Londres, le 23 juillet 1911, par Édouard Naville en personne, à l'attention du directeur du Musée, auquel il a « été chargé par le Comité de l'Egypt Exploration Fund de […] remettre divers morceaux de sculpture du temple de la XI[e] dynastie qu'[il a] découvert à Deir el bahari ». Ces fragments sont « petits », car « les sanctuaires ont été taillés [?] en miettes […]. Il a fallu un travail long et minutieux pour arriver à en faire une reconstitution graphique. Le travail a été fait par Madame Naville[115] » et l'égyptologue joint à l'envoi des photographies de ses reconstitutions. Le 16 août, c'est Marguerite Naville qui fait parvenir, de Malagny, quelques moulages qui lui « paraissent un supplément nécessaire pour donner une idée du genre de sculptures des façades sud et nord des chapelles funéraires[116] ». D'une finesse exceptionnelle, ces fragments[117] ne mesurent généralement guère plus de quelques centimètres carrés, et les propositions de Marguerite Naville (fig. 24-25) relèvent d'un souci pédagogique qu'apprécient encore de nos jours de nombreux collègues !

En 1944, bien après la disparition d'Édouard et de Marguerite Naville (mais peut-être était-ce une façon de célébrer le centenaire de la naissance de l'égyptologue), Edmond Fatio-Naville offrait au Musée d'art et d'histoire quarante-trois artefacts égyptiens[118]. Objets d'intérêt principalement scientifique, on y relève la présence d'amulettes, d'*ostraca* coptes[119] et grecs, de figurines funéraires, de scarabées, de plusieurs céramiques communes retrouvées dans le tombeau d'Hatchepsout à la Vallée des Rois (fig. 26), et de quelques fragments de bas-reliefs provenant du temple de Montouhotep à Deir el-Bahari. Cet inventaire peut surprendre, en raison de l'origine très précise indiquée pour certains items. Un premier voile est vite levé : Edmond Fatio et Émilie Fatio-Naville participèrent aux travaux archéologiques de l'hiver 1907. Ils peuvent donc avoir acquis quelques pièces auprès des paysans de Gourna ou des revendeurs de Louqsor. Ce sont aussi les années où le richissime amateur Theodore Davis (1837-1915) explore la Vallée des Rois, fait « nettoyer », puis publie (avec un chapitre dû à la plume d'Édouard Naville)[120] *The*

115. Archives du Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire

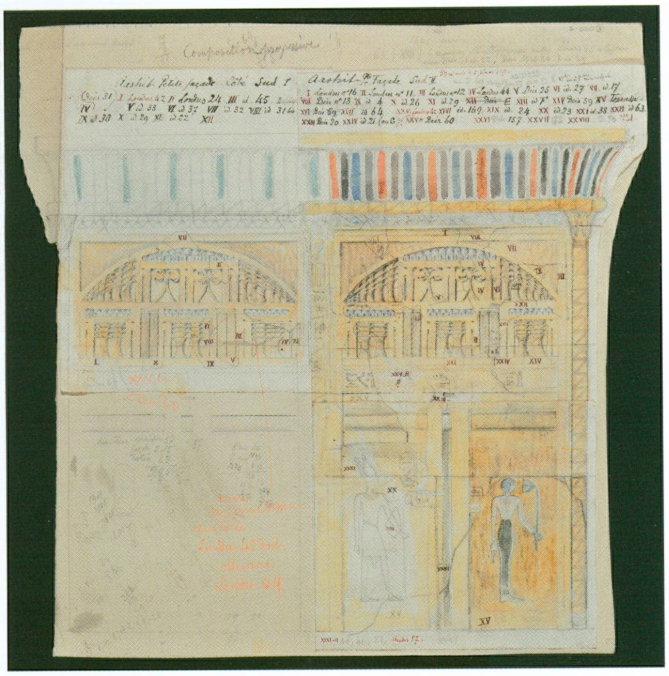
116. Archives du Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire. La lettre se poursuit par des explications sur la technique utilisée pour la réalisation de ces moulages.

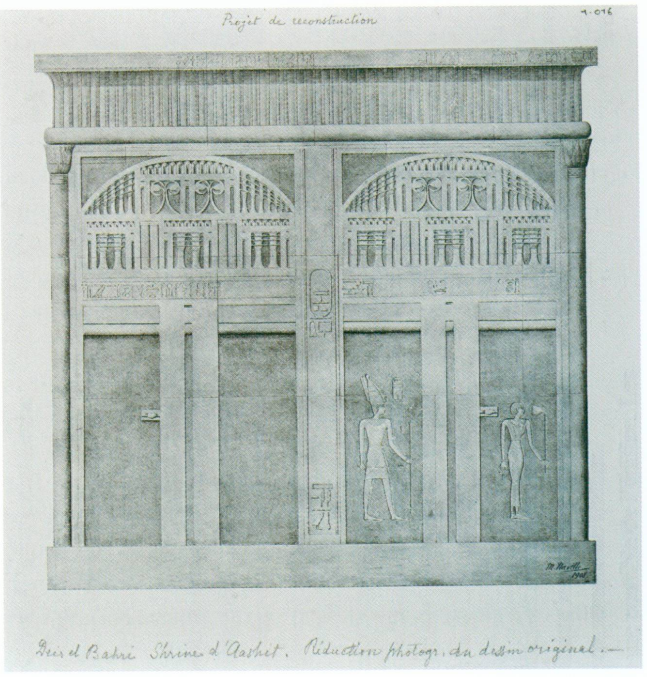
117. Inv. 5987 à 6030 ; les reconstitutions n'ont pas été portées à l'inventaire, mais elles sont conservées dans les réserves avec les fragments originaux.

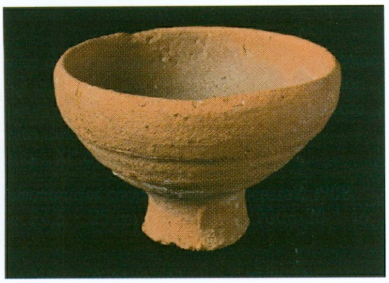
118. Inv. 18305 à 18347

119. Dont l'un (inv. 18325) se raccorde avec l'*ostracon* 12544 offert en 1927 par Lucien Naville !

120. Davis 1906







24-25 (en haut). Marguerite Naville (1852-1930)

24 (à gauche). *Dessin préparatoire pour la reconstitution des chapelles des princesses*, début du XX^e^ siècle | Mine de plomb, encre et aquarelle sur papier fort contrecollé, 34,1 × 34,1 cm (MAH, inv. A 2006-30-2-20-8a [don Louise Martin, 2006]) | À partir de minuscules fragments, dont plusieurs sont conservés au Musée, Marguerite Naville travailla à la reconstitution théorique des parois des chapelles des épouses du roi Montouhotep Nebhepetrê inhumées dans l'enceinte de son temple de Deir el-Bahari, XI^e^ dynastie.

25 (à droite). Marguerite Naville (1852-1930) | *Épreuve de la reconstitution des chapelles des princesses*, 1908, signée en bas à droite : « M. Naville / 1908 » | Cliché typographique, 24,5 × 25 cm (MAH, inv. A 2006-30-1-16 [don Louise Martin, 2006])

26 (en bas). *Coupelle à pied*, Vallée des Rois (tombe de la reine Hatchepsout), Nouvel Empire, XVIII^e^ dynastie, règne d'Hatchepsout | Terre cuite rouge tournée, haut. 4,7 cm, ∅ 8,2 cm (MAH, inv. 18318 [don Edmond Fatio, 1944])

Tomb of Hâtshopsîtû (ouvrage paru en 1906). Ces céramiques, auxquelles nul n'attachait de valeur à l'époque, lui auront-elles été remises par Davis ou les aura-t-il recueillies au cours d'une visite des travaux[121] ? Plus délicate reste à comprendre la présence, parmi ces objets, de fragments provenant de Deir el-Bahari. Faisant fi de la déontologie la plus élémentaire, se serait-il « servi » sur le terrain ? Certainement pas ! Une nouvelle fois, l'explication nous est suggérée par la correspondance de Marguerite Naville. Dans une brève missive, non datée, elle écrit à Edmond Fatio : « Veuillez passer chez l'antiquaire en face de Louxor. S'il a encore le joli morceau de Kemsit[122] que j'ai tant marchandé en Décembre dites-lui que M^r^ Hall passera pour finir l'affaire avec lui ; il est extrêmement désirable d'acquérir ce bloc dût-on y mettre 12 livres à mon avis. C'est trop en soi, car c'est un bien petit morceau, mais superbe ! Je crains qu'il ne l'ait vendu, il faudrait en tout cas tâcher de savoir en quelles mains il se trouve[123]. » Comme beaucoup de chantiers archéologiques de cette époque, les travaux archéologiques de Naville, qui employait fréquemment plus d'une centaine d'ouvriers, n'étaient pas à l'abri des vols, de malversations, mais aussi des « fouilles parallèles » entreprises par les villageois entre les campagnes scientifiques[124]. Le produit de ces larcins alimentait les fonds de commerce des

121. Le *Carnet des travaux de 1906-1907* atteste que, en date du vendredi 11 janvier 1907, Édouard Naville rencontra longuement Davis à la Vallée des Rois (f^o^ 14). Davis y poursuivait ses fouilles, mais la publication consacrée à la tombe d'Hatchepsout était déjà sortie de presse. Faut-il en déduire que l'intégralité du matériel « mineur » n'avait pas encore été évacuée de la tombe de la reine-pharaon ? Ou qu'Edmond Fatio avait déjà participé aux travaux antérieurs ?

122. L'une des épouses secondaires de Montouhotep

123. Archives familiales, s.d.

antiquaires installés à Louqsor et dans les principales villes d'Égypte : tout fouilleur avait donc intérêt à jeter de temps à autre un coup d'œil dans ces échoppes pour repérer le matériel qui lui aurait échappé ! C'est donc vraisemblablement en procédant de la sorte, et en leur attribuant une provenance d'après le style des fragments proposés, qu'Edmond Fatio-Naville aura acquis ces vestiges[125], qui de la sorte témoignent d'une autre histoire, sans doute plus infime – d'aucuns diraient plus mesquine : celle de la recherche !

Les dernières années

À Abydos[126], à proximité du vénérable sanctuaire d'Osiris, Édouard et Marguerite Naville entreprennent leurs dernières fouilles en compagnie de Gerald Avery Wainwright (1879-1964) ; ils seront rejoints sur le chantier en 1914 par Edmond Fatio[127] pour lever les caractéristiques architecturales de l'Osiréion. Ces recherches seront interrompues par le conflit mondial : la paix revenue, Édouard Naville ne souhaita pas les poursuivre et il laissa à d'autres le soin de les conclure. Dans l'intervalle, et en sus de son enseignement à l'Université de Genève, il avait poursuivi son engagement au sein de l'alliance évangélique, avait assumé ses responsabilités dans le cadre du Comité international de la Croix-Rouge, dont il était le vice-président et – *de facto* – le président par intérim durant ces sombres années, après avoir présidé aux destinées de la commune de Genthod qui l'avait élu pour maire de 1900 à 1914[128]. Il fut honoré de multiples distinctions académiques.

Ses derniers travaux lui donnèrent l'occasion de se concentrer sur les recherches par lesquelles il avait commencé sa carrière : études de philologie et de linguistique, recherche biblique. Il s'éteignit le 17 octobre 1926. Le catalogue de sa précieuse bibliothèque fut dressé par son épouse, avant que celle-ci fût offerte à la Bibliothèque de Genève[129], où les ouvrages les plus précieux et une partie des relevés donnèrent lieu à une exposition. Le 14 décembre 1930, Marguerite Naville disparaissait à son tour.

De ces années de labeur, de l'énergie apportée par l'un et l'autre partenaires de ce couple passionné – car il serait spécieux de prétendre qu'ils auraient atteint les mêmes objectifs, et surtout la même qualité de résultats, l'un sans l'autre –, il reste aujourd'hui, pour l'étudiant, une bibliothèque incomparable dans laquelle il pourra consulter pratiquement toute la bibliographie publiée jusqu'aux années 1930. Pour le chercheur ou l'égyptologue, c'est la fierté de s'inscrire dans une tradition qui a donné à la philologie et à la publication des grands textes, à l'archéologie et à l'épigraphie égyptiennes, non seulement des instruments de travail majeurs, mais encore des modèles auxquels l'ensemble de la communauté scientifique se réfère. Pour le conservateur d'un musée, ce sera, bien au-delà du regret de ne pas posséder la chapelle d'un *mastaba* ou des œuvres achetées au hasard des encans cairotes, la conviction de gérer un choix de témoignages qui ancre la cité genevoise dans l'histoire de la redécouverte d'un pays privilégié par nombre de ses concitoyens. Les travaux d'Édouard et Marguerite Naville n'ont pas conduit à transporter une (certaine) Égypte à Genève, mais ils permettent – grâce à l'éthique avec laquelle ils ont été menés – d'affirmer l'existence d'une « Égypte de Genève ».

124. Ainsi, en date du vendredi 2 mars 1906, Édouard Naville fait fouiller ses ouvriers : « nous en trouvons un qui a un petit chat en porcelaine et deux scarabées dans la bouche », *Carnet des travaux de 1906-1907*, f° 9 ; puis, parmi les premières lignes inscrites à la reprise des travaux le 17 décembre : « il ne semble pas qu'il y ait eu de vols ni de dégâts » (f° 10).

125. Une même origine doit être postulée pour un fragment conservé auprès des descendants.

126. Naville 1915 ; Kemp 1982 ; Kemp 2007. Une très large part des documents iconographiques conservés par le Musée d'art et d'histoire concerne cette dernière fouille.

127. Lettre de Marguerite Naville du 29 septembre (?) 1914 à sa fille Émilie

128. Fatio/Mayor 1988, pp. 142-144

129. [Naville] s.d.

ALLAM 1973 — Schafik Allam, *Hieratische Ostraka und Papyri aus der Ramessidenzeit*, Tübingen 1973

ARNOLD 2002 — Dieter Arnold, *The Encyclopedia of Ancient Egyptian Architecture*, Londres – New York 2002

BEAUMONT 2003.1 — Olivier de Beaumont, « Le voyage d'Étienne Duval », dans *Voyages en Égypte* 2003, pp. 137-168

BEAUMONT 2003.2 — Olivier de Beaumont, « Prolégomènes à une histoire des Genevois en Égypte », dans *Voyages en Égypte* 2003, pp. 169-199

BGE — Bibliothèque de Genève

CASTIONI *et alii* 1977 — Christiane Castioni, Dominique Dérobert, Robert Hari, Jocelyne Muller-Aubert, Bérengère Stahl-Guinand, *Égypte*, Images du Musée d'art et d'histoire de Genève, 10, Genève 1977

CHAPPAZ 1984 — Jean-Luc Chappaz, *Les Figurines funéraires égyptiennes du Musée d'art et d'histoire et de quelques collections privées*, Genève 1984

CHAPPAZ 2000 — Jean-Luc Chappaz, « Édouard Naville », *Égypte, Afrique et Orient*, 18, août 2000, pp. 45-48

CHAPPAZ 2008 — Jean-Luc Chappaz, « Quand les *ouchebtis* se croisent les bras. Variations et variances de la Troisième Période intermédiaire », dans Luc Gabolde (éd.), *Hommages à Jean-Claude Goyon*, Le Caire 2008, pp. 67-78

DAVIS 1906 — Theodore M. Davis, *The Tomb of Hâtshopsîtû*, Londres 1906

DAVIES 1982 — W. Vivien Davies, « Thebes », dans JAMES 1982, pp. 51-70

DAWSON/UPHILL/BIERBRIER 1995 — Warren R. Dawson, Eric P. Uphill, Morris L. Bierbrier, *Who Was Who in Egyptology*, Londres 1995[3]

DEWACHTER 2003 — Michel Dewachter, « Contribution à l'histoire du Musée Fol : les deux voyages en Égypte de Walther Fol », dans *Voyages en Égypte* 2003, pp. 200-213

DROWER 1982 — Margaret S. Drower, « The Early Years », dans JAMES 1982, pp. 9-36

Egypt Exploration Society 2007 — Patricia Spencer (éd.), *The Egypt Exploration Society – the Early Years*, Londres 2007

FATIO/MAYOR 1988 — Guillaume Fatio, *Histoire de Genthod et de son territoire*, seconde édition complétée d'un nouveau chapitre par Jean-Claude Mayor, Genthod 1988

HALL 1927 — Henry Reginald Hall, « Edouard Naville », *The Journal of Egyptian Archaeology*, 13, Londres 1927, pp. 1-6

JAMES 1982 — T. G. Harry James (éd.), *Excavating in Egypt · The Egypt Exploration Society 1882-1982*, Londres 1982

JAMES 2007 — T. G. Harry James, « Deir el-Bahari », dans *Egypt Exploration Society* 2007, pp. 95-129

KEMP 1982 — Barry J. Kemp, « Abydos », dans JAMES 1982, pp. 71-88

KEMP 2007 — Barry J. Kemp, « Abydos », dans *Egypt Exploration Society* 2007, pp. 131-165

LAVENEX VERGÈS 1992 — Fabienne Lavenex Vergès, *Bleus égyptiens*, Louvain 1992

MAYSTRE 1938 — Charles Maystre, « Un exercice d'écolier égyptien sur un ostracon du Musée d'art et d'histoire », *Genava*, XVI, 1938, pp. 66-71

MAYSTRE 1963 — Charles Maystre, *Égypte antique*, Guides illustrés, 9, Genève 1963

MOON 2006 — Brenda Moon, *More Usefully Employed · Amelia B. Edwards, Writer, Traveller and Campaigner for Ancient Egypt*, Londres 2006

NAVILLE 1870 — Édouard Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus, recueillis dans le temple d'Edfou*, Genève 1870

NAVILLE 1875 — Édouard Naville, *La Litanie du soleil : inscriptions recueillies dans les tombeaux des rois à Thèbes*, Leipzig 1875

NAVILLE 1885 — Édouard Naville, *The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*, Londres 1885

NAVILLE 1886.1 — Édouard Naville, *Das ägyptische Todtenbuch der XVIII. bis XX. Dynastie aus verschiedenen Urkunden*, 3 volumes, Berlin 1886

NAVILLE 1886.2 — Édouard Naville, « La momie du Musée de Genève », dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, deuxième série, tome II, 1886, pp. 381-384

NAVILLE 1891 — Édouard Naville, *Bubastis (1887-1889)*, Londres 1891

NAVILLE 1895-1908 — Édouard Naville, *The Temple of Deir el Bahari*, 6 volumes, Londres 1895-1908

NAVILLE 1907-1913 — Édouard Naville, *The XIth Dynasty Temple at Deir el-Bahari*, 3 volumes, Londres 1907-1913

NAVILLE 1915 — Édouard Naville, « Le grand réservoir d'Abydos et la tombe d'Osiris », *Zeitschrift für ägyptische Sprache and Altertumskunde*, 52, 1915, pp. 50-55

NAVILLE 1922 — Édouard Naville, « Une stèle funéraire égyptienne », dans *Mélanges publiés à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de la Société auxiliaire du Musée*, Genève 1922, pp. 45-52

[NAVILLE] S.D. — [Marguerite Naville], *Catalogue de la bibliothèque Édouard Naville (14.6.1844 – 17.10.1926)*, Genève (sans nom d'auteur et sans date)

PATANÉ 1993 — Massimo Patané, « Les dessins de Edmond G. Reuter retrouvés », *Göttinger Miszellen*, 137, 1993, pp. 107-109

SENARCLENS 2006 — Jean de Senarclens, *Drapiers, magistrats, savants. La famille Naville, 500 ans d'histoire genevoise*, Genève 2006

SPALLANZANI 1964 — Adriana Spallanzani, « La statue de Ramsès II du Musée de Genève », *Genava*, n.s., XII, 1964, pp. 27-45

SPENCER 1982 — A. J. Spencer, « The Delta », dans JAMES 1982, pp. 37-50

SPENCER 2006 — Neal Spencer, « Édouard Naville et l'Egypt Exploration Fund. À la découverte des temples de la XXXe dynastie dans le Delta », *Égypte, Afrique et Orient*, 42, juin 2006, pp. 11-18

SPENCER 2007 — Neal Spencer, « Naville at Bubastis and Other Sites », dans *Egypt Exploration Society* 2007, pp. 1-31

STAEHELIN 1988 — Elisabeth Staehelin, « Richard Lepsius und seine Schweizer Beziehungen », dans Elke Freier, Walter F. Reineke (éd.), *Karl Richard Lepsius (1810-1884)*, Berlin 1988, pp. 79-86

VALLOGGIA 1974 — Michel Valloggia, « Deux stèles égyptiennes de la Première Période intermédiaire », *Genava*, n.s., XXII, 1974, pp. 249-254

VALLOGGIA 2003 — Michel Valloggia, « L'égyptologie à Genève : l'itinéraire des pionniers », dans *Voyages en Égypte* 2003, pp. 220-228

VAN BERCHEM 1989 — Denis van Berchem, *L'Égyptologue genevois Édouard Naville · Années d'études et premiers voyages en Égypte*, Genève 1989

VANDERSLEYEN 1983 — Claude Vandersleyen, « La statue de Ramsès II du Musée d'art et d'histoire de Genève réexaminée », *Genava*, n.s., XXXI, 1983, pp. 17-22

VODOZ 1978 — Irène Vodoz, *Catalogue raisonné des scarabées gravés du Musée d'art et d'histoire de Genève*, Genève 1978

Voyages en Égypte 2003 — *Voyages en Égypte. De l'Antiquité au début du XX^e siècle*, catalogue d'exposition, Genève, Musée d'art et d'histoire, 16 avril – 31 août 2003, Genève 2003

WILD 1944 — Henri Wild, « Objets égyptiens du Musée d'art et d'histoire portant des noms royaux », *Genava*, XXII, 1944, pp. 89-115

WILD 1972 — Henri Wild, « Champollion à Genève », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 72, 1972, pp. 1-46

ZIEGLER 2008 — Christiane Ziegler (dir.), *Reines d'Égypte, d'Hétephérès à Cléopâtre*, catalogue d'exposition, Monte-Carlo, Forum Grimaldi, 12 juillet – 14 septembre 2008, Paris 2008

130. De l'œuvre d'Édouard Naville, seuls les ouvrages et les articles commentés dans le texte sont indiqués dans cette bibliographie.

Crédits des illustrations

MAH, Département d'archéologie, fig. 1-4, 8, 11-20, 22-23 | MAH, Ariane Arlotti, fig. 5-6, 26 (photographies documentaires) | MAH, Flora Bevilacqua, fig. 9-10, 24-25 | MAH, Bettina Jacot-Descombes, fig. 7 | MAH, Yves Siza, fig. 21

Adresse de l'auteur

Jean-Luc Chappaz, conservateur chargé des collections égyptiennes pharaoniques et du Soudan ancien, Musée d'art et d'histoire, Département d'archéologie, boulevard Émile-Jaques-Dalcroze 11, case postale 3432, CH-1211 Genève 3